

LES LIGNES
ET LES JOURS

Peter Sloterdijk

LES LIGNES
ET LES JOURS

Notes 2008-2011

Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni

Libella

Maren Sell

Titre original : *Zeilen und Tage*

© Suhrkamp Verlag Berlin, 2012

All rights reserved by and controlled through Suhrkamp Verlag Berlin

Pour la traduction française :

© Libella, Paris, 2014

ISBN : 978-2-35580-041-2

PRÉFACE

C'est par un dimanche, au creux du mois de décembre 2011, que l'auteur des présents carnets a commencé à recopier quelques-unes des notes de la période récente. Cet instant avait été précédé par des visites au directeur des Archives littéraires allemandes de Marbach et par des entretiens avec le directeur littéraire de sa maison d'édition, qui le poussaient tous deux dans la même direction : d'un côté comme de l'autre, on jugeait bizarre, quoique également fascinant, qu'un auteur ait, depuis quarante ans, presque quotidiennement, griffonné dans ses cahiers et n'y soit plus jamais revenu. Cette insouciance ne tenait-elle pas de la négligence ? Ne fallait-il pas s'occuper davantage de ces notes ? Tout de même : l'auteur avait conservé ces cahiers, sans avoir d'idée concrète de la manière dont ils pourraient être utilisés. Depuis longtemps, il était habité par le sentiment que chacun de ces derniers demeurerait frappé de façon invisible de la mention « Pour plus tard ». Sans même se connaître, Ulrich Raulff et Raimund Fellingner pensèrent l'un comme l'autre que la mention à apposer devrait désormais être : « Pour tout de suite. »

Le dimanche en question, l'auteur prit au hasard un cahier sur ses étagères ; il portait le numéro 104. On ne devait pas commencer avec un chiffre pareil, cela semblait évident. Il revint quatre numéros en arrière, feuilleta çà et là dans le volume 100, trouva certaines choses curieuses, d'autres étranges, d'autres encore anodines, d'autres enfin gênantes. Il commença, pour voir, à transcrire les premières pages. Et comprit rapidement qu'il allait être occupé pendant un bon moment. Il décida alors de transcrire ce qui était curieux et

amusant en laissant l'anodin de côté. Il n'était cependant pas certain de ne pas mélanger sans arrêt les catégories. De ces confusions possibles et réelles, on en trouvera certainement dans les pages qui suivent.

Les notes ici recouvrent une période de trois ans. Comme elles respectent la chronologie, elles suivent simplement le devoir du chroniqueur honnête, à quelques légères restructurations près. Ce qui a été mis de côté est à peu près trois fois plus volumineux que ce qui a été conservé. Comme il s'agit de notes datant du passé récent, l'auteur a profité du fait qu'une bonne partie de ce dont il avait brossé le tableau était encore vivante dans sa mémoire. Quelques-unes ont été augmentées et précisées lors de leur transcription. Toute garantie quant à la copie toujours littérale des originaux est exclue, l'authenticité de ce montage de nombreux jours et de nombreuses lignes est en revanche assurée.

On notera le fait que dans l'intervalle couvert par ces notes ont paru quatre publications de l'auteur dont les traces de la genèse peuvent être repérées ici et là, de manière très claire à propos du livre le plus souvent mentionné dans les premiers cahiers, *Du musst dein Leben ändern. Über Anthropotechnik*¹, 2009. De l'élaboration des autres textes, *Scheintod im Denken. Von Philosophie und Wissenschaft als Übung*², 2010, *Die nehmende Hand und die gebende Seite. Beiträge zu einer Debatte über die demokratische Neubegründung von Steuern*³, 2010, *Stress und Freiheit*⁴, 2011, seuls de pâles reflets figurent dans ces notes.

Il n'est pas facile de classer les pages qui suivent dans une catégorie littéraire déterminée. Du point de vue formel, elles s'apparentent au genre des *cahiers*⁵, tel que le pratiquait Paul Valéry, mais évite le tri *a posteriori* des notes par groupes thématiques qui donne parfois

1. *Tu dois changer ta vie. De l'anthropotechnique*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Libella/Maren Sell, 2011. (Sauf mention contraire, toutes les notes sont du traducteur.)

2. « Mort apparente dans la pensée. De la philosophie et de la science comme exercice », Berlin, Suhrkamp, 2010.

3. *Repenser l'impôt. Pour une éthique du don démocratique*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Libella/Maren Sell, 2012.

4. « Stress et liberté ».

5. En français dans le texte.

aux cahiers de Valéry, en dépit de tout leur brio, le caractère d'un recueil d'idées cérémonial et répétitif. Il ne s'agit pas non plus de journaux au sens habituel du terme, et encore moins de journaux intimes ou de *carnets secrets*¹. Des notions comme « journal intellectuel » ou « journal de travail » sont tout aussi inadaptées. Peut-être peut-on s'accorder pour les considérer comme des notes datées – un genre dont on a peu d'exemples jusqu'ici. On ne niera pas que l'idée de comédie intellectuelle formulée par Valéry y ait été reprise.

Ces carnets sont articulés en deux livres placés sous des titres prudemment programmatiques – des « titres » qui ne méritent pas réellement ce nom, dès lors qu'ils indiquent seulement d'imperceptibles tendances.

Le premier livre a pour titre « Chemins vers le posthumien » – le mot manifestement étrange de « posthumien » devant ici être lu comme une désignation d'époque paléontologique, comparable à des expressions comme « moustérien », « aurignacien » ou « magdalénien ». Il veut exprimer ce qui traverse de temps à autre la tête de personnes plus tout à fait jeunes : l'idée que leur propre finitude n'est pas tout².

Le second livre rappelle, avec son titre tout aussi bizarre, « Du meilleur des mondes », le théorème leibnizien selon lequel le monde réel – une fois admis qu'il est issu d'une origine qui ne pourrait être meilleure – doit être appréhendé, avec une inéluctable nécessité, comme le meilleur de tous les mondes possibles. *Grosso modo*, il a été choisi sans ironie, bien qu'il frôle involontairement la satire. L'auteur soutient, au bout du compte, la vision leibnizienne des choses comme une exagération se réalisant d'elle-même, sans se laisser intimider par le fait que le penseur en question, depuis qu'il a été raillé par Voltaire et ses pareils, est souvent gentiment désigné comme l'idiot de la famille philosophique.

La tentative menée par l'auteur, et mentionnée plus haut, visant à écarter de ses notes ce qui était gênant et anodin, s'est heurtée à une

1. *Id.*

2. L'expression apparaît dès le début du cahier 100, dans une note datée du 15 mai 2008 (*N.d.A.*).

frontière de principe lorsqu'il a fallu restituer des phrases ou des paragraphes dans lesquels apparaissait le pronom « je ». Dans tout ce qui suit, on ne trouvera en effet guère un passage où l'auteur ne sent pas plus ou moins distinctement ce que parler à la première personne peut avoir d'embarrassant. Il a dû se résigner à mettre sur son compte cet embarras non seulement pour des raisons grammaticales, mais aussi parce que l'une des caractéristiques des « notes datées » est de faire valoir davantage ce site économique qu'est le « moi ». Nul besoin ici de trancher ou même de savoir si cet avantage n'est pas compensé par des inconvénients correspondants. Que les lecteurs craignant de devoir à présent se préparer à une série de livres analogues de l'auteur veuillent bien noter que leur inquiétude est injustifiée. D'autres éditions de recueils ne sont pas prévues.

LIVRE PREMIER

Chemins vers le posthumien

Cahier 100

8 mai – 21 septembre 2008

8 mai, Karlsruhe

Dans cette ville, la survie intellectuelle dépend en grande partie des conversations de table entre amis. Il suffit que l'un d'eux soit absent pour une assez longue période, et l'on ressent la privation.

Boris vient de parler d'une jeune Russe, Dacha¹ Joukova, considérée comme la maîtresse en titre de Roman Abramovitch, le magnat de Chelsea. Boris a fait sa connaissance récemment à Londres, lorsqu'elle est venue lui demander conseil en marge d'un séminaire qu'il donnait : elle lui expliqua que depuis peu, mais en réalité depuis toujours, elle s'intéressait à l'art, et qu'elle aimerait avoir de meilleurs « points de repère » ; à cette fin, elle s'était achetée un jet privé. Il lui permettrait, telle était son hypothèse, de se rapprocher d'un art hélas tellement éparpillé.

On peut aisément se figurer Boris au cours d'un tel entretien. Il pardonne à la jeune beauté, confrontée au choix entre l'argent et l'esprit, d'avoir pris la décision la plus plausible. Il laisse à la dame la liberté de corriger un jour son erreur, et qu'elle soit venue aujourd'hui jusqu'à lui lui fait penser qu'elle est sur la bonne voie.

Une fois de plus, pendant une rencontre au bureau du recteur, Bazon Brock récite son double théorème : apprends à souffrir sans te

1. Diminutif de Daria.

plaindre – et : apprends à te plaindre sans souffrir ! Il n'est pas tout à fait simple de dire à laquelle des deux maximes il obéit en ce moment : son récit d'un incident à la maison Burda, à Munich, voici trois mois, empruntait pour l'essentiel le mode du lamento. À l'époque, Maria Furtwängler¹ lui avait accordé deux minutes de temps de parole pour un toast d'anniversaire en l'honneur de son époux, s'attirant ainsi la mauvaise humeur de notre émérite de Karlsruhe, Hans Belting, car celui-ci avait stipulé que Bazon, qui était pour lui depuis longtemps un épouvantail, ne devait en aucun cas prendre la parole devant lui, et encore moins immédiatement avant lui. Avant que je ne comprenne si Bazon, comme à l'ordinaire, n'était pas en train de se plaindre et de souffrir en même temps, il était déjà passé au sujet suivant : il mène un combat *a priori* perdu, et par conséquent sublime, pour sauver l'honneur des limbes – dont il combat l'élimination frivole par le pape actuel. La raison pour laquelle on a un besoin si pressant des limbes n'était pas compréhensible dans ses propos.

Courrier de l'université de Warwick : on aimerait soustraire les frais de traduction de mon discours (*Kultur ist eine Ordensregel – über Wittgensteins Sprachspiele als Formen des übenden Lebens*²) des (minuscules) honoraires de l'hôte – et l'on demande son assentiment. Ce genre de lettres, on ne peut en recevoir que des universités ; des personnes privées s'efforceraient de dissimuler à leurs invités leur absence de moyens. Les institutions publiques affichent ostensiblement leur nudité et font de la chicheté une situation consignée dans les dossiers.

Après minuit, sur Arte, un film consacré à Benny Lévy, l'un des fondateurs de la Gauche prolétarienne qui, après les événements de 1968, sous l'influence de Levinas, s'est détourné de l'engagement politique pour se consacrer entièrement à l'« intemporalité » des études intellectuelles – Platon et le Talmud. Il est mort en 2003 à

1. Comédienne très connue en Allemagne.

2. « La culture est une observance. Des jeux de langage de Wittgenstein comme formes de la vie en exercice ».

Jérusalem, c'était un ami proche d'Alain Finkielkraut et de Bernard-Henri Lévy, en dépit de ses fortes divergences avec les deux hommes. Le film avait une indéniable vibration spirituelle, comme s'il voulait dire : est juif quelqu'un qui s'exerce quotidiennement à la judéité. Ce que les amateurs prennent pour de la foi n'est, du point de vue des initiés, que le résultat de l'exercice permanent.

Un signe de vie des Filles du Rhin depuis le fond du fleuve. En rêve, était-ce hier ou avant-hier ? Je plonge mon regard sur moi-même ; remarque une certaine suprafonction, accompagnée d'une vive satisfaction due au « fait » nu.

Je mets à disposition, pour le séminaire de demain, des photocopies de textes d'Augustin et de Levinas.

9 mai, Karlsruhe

Le primat éthique du matin : alors nous décidons si nous reprenons le programme.

Ce serait le moment de proclamer la grève contre la journée, contre les rendez-vous, contre l'idée d'obligation, mieux, contre la profession en général. Que le soleil brille quand tu te réveilles ne t'oblige pas à foncer tout de suite dans la *vita activa*. Reste couché, renonce aussi au prétexte d'une maladie. Il s'agirait tout juste de couper la laisse.

Dans le film diffusé hier sur Arte, on voyait un extrait d'un discours tenu par Levinas à Paris devant un public juif. On y disait, en des termes quelque peu pathétiques, que la pensée naît de la relation entre l'écriture et le commentaire, et non de la réflexion sur soi-même. Impossible de ne pas percevoir la pointe antiphilosophique, et par là même un élément de bigoterie.

Que reste-t-il du beau projet de résistance au devoir ? Le matin, de dix heures à treize heures, le séminaire sur l'éthique de Levinas, jusqu'à la limite de l'épuisement et au-delà. Suivent des discussions consommatrices d'énergie avec Yana et des collègues. Au bureau, la secrétaire et moi passons des heures à démêler trente, quarante

dossiers, lettres, e-mails, demandes, décisions internes à l'établissement, désistements variés. Seul peut survivre à un poste pareil celui qui n'a pas besoin de plus de deux ou trois minutes en moyenne pour traiter chaque dossier, alors que l'on pourrait prendre une heure, voire une journée entière pour chacun.

Le soir une demi-heure sur la chaise de jardin au soleil tardif. Ce qui me fait du bien, je ne le fais pas, ce qui me nuit, je le fais.

Qui parle de guérison ? Le plus souvent, il suffit d'apprendre un nouveau langage – jusqu'à ce que tu parles couramment le thérapeutique pour pouvoir t'exprimer sur tes maux.

10-12 mai, Saint-Blaise

Pentecôte dans le sud de la Forêt-Noire. Les promenades vespérales des vaches à la lisière de la forêt, en haut, à Althütte, allant, venant, des heures durant, ressemblent à des processus automatiques. Si on les observe un moment, on acquiert l'impression que ces grands animaux sont des êtres en quête, désireux de s'arracher à l'hébetude où les plonge leur broutage. En trottant patiemment les unes derrière les autres, ces bêtes se laissent guider par l'intuition et en allant quelque part devant elles, elles avancent vers l'ouvert.

J'écoute un rapport fascinant du père Köster (dans la Delp-Halle, qui sert d'ordinaire de salle de sport) sur la dernière congrégation générale en date de l'ordre des jésuites à Rome, et sur les rituels à respecter pour le choix d'un nouveau supérieur général. Cette fois, la décision est tombée dès le deuxième tour de scrutin. Avant de passer au scrutin, il a fallu respecter une heure de silence pour que chacun des électeurs offre au Saint-Esprit l'occasion de guider son vote. Au sein de l'ordre, toute espèce de « campagne électorale » ou de propagande pour cette fonction serait taboue. Il semble que l'on travaille à l'idéal de la pure médialité. Que celle-ci soit, par tradition, comprise comme de l'abnégation est une autre affaire. Les médiums ne sont pas désintéressés, ils profitent de ce qui les traverse, que ce soit de manière subtile ou sous forme de provisions concrètes. Est inéligible celui qui cherche à s'imposer par lui-même dans la discussion.

13 mai, Paris

Le soir, dans la cour intérieure du *Saint James & Albany*, l'hôtel jadis haut de gamme de la rue de Rivoli, un hôtel particulier classiciste réaménagé où le bienheureux Felix Krull, ultérieurement comte de Venosta, commença son ascension. Auparavant avec l'éditrice au *Benoît*. Pour ne pas être comme une feuille au vent dans la ville étrangère, il convient toujours de fréquenter les mêmes lieux.

14 mai, Paris

À pieds par le boulevard Saint-Germain pour la tournée obligatoire des librairies. D'abord une demi-heure à *L'Écume des Pages*, puis direction *La Hune*. Quelques trouvailles peut-être utilisables, dont un nouveau petit ouvrage de Michel Serres sur la saleté et la propriété, ainsi que la réédition, longtemps attendue, du livre de Bourseiller sur les maoïstes en France – le carnet de maladie de base pour la génération d'après 68.

Heures hypernerveuses l'après-midi, dans la maison de Maren, au pied de Montmartre, où je ressens encore plus vivement que d'habitude ce que ce genre de voyage a d'incongru. Cette fausse obligation de sortir en des instants où tout plaide en faveur du repli.

Au bout du compte, la soirée ne fut qu'une variation sur le thème du *salair de la peur*¹ – ou : comment parvient-on à faire à peu près bonne figure au pire moment ?

À la fin de notre prestation dans le grand amphithéâtre de Sciences Po, Bruno Latour fit collecter dans un chapeau les questions du public, pour tirer au sort celles auxquelles on répondrait. À chaque fois, il puisait dans la masse de ces petits papiers pliés pour en choisir un au hasard et lire, à voix haute, la question qui y était inscrite. La troisième était : « Depuis quand votre coiffeur est-il en prison ? » J'aurais dû dire : « Depuis 1968 – ça ne se voit pas ? »

Au même moment, je l'ai appris par la suite, il était prévu qu'Alain Finkielkraut donne dans le même bâtiment une conférence

1. En français dans le texte.

sur sa vision des événements de Mai 68 – un thème fortement exploité par la presse en raison de leur quarantième anniversaire. Ici comme partout, les jubilés dévorent le temps présent. Je me rappelle que pendant notre débat on avait soudain entendu du bruit dans les couloirs. J’ai appris plus tard qu’un groupe d’étudiants avait noyé Alain sous des cris amplifiés par un mégaphone, avec un tel entêtement qu’il n’avait pas pu prononcer sa conférence. Dans ce genre d’incidents, la consolation vient du fait qu’être jeune signifie avoir beaucoup de temps devant soi pour avoir honte de son ancienne certitude d’avoir toujours raison (Sartre : la jeunesse, l’âge du ressentiment). Sans le savoir, j’ai un peu contribué, indirectement, à la réhabilitation de Finkelkraut en décrivant, d’une manière générale et non sans une once de sympathie, les nouveaux contestataires comme un groupe de frustrés qui regrettent de n’avoir pu faire personnellement connaissance avec la déesse Histoire.

La déesse qui était chargée des cycles temporels sensés est morte, elle aussi. Comme son collègue cosmique, elle n’a pas trépassé d’une mort naturelle, mais succombé à un attentat perpétré par des militants athées de l’histoire. Il faut compter Alain dans leurs rangs, puisqu’il replace la morale au-dessus de l’histoire. C’est cela que ne lui pardonnent pas les jeunes activistes qui aimeraient continuer à vivre dans le grand drame. Le dîner qui suit, dans un restaurant traditionnel et médiocre situé près des locaux de Sciences Po, m’a donné l’occasion d’échanger de nouveau quelques mots avec Gilles Kepel et François Jullien. Kepel m’offre son dernier livre : *Terreur et martyre. Relever le défi de civilisation*, paru voilà quelques semaines chez Flammarion. Il se moque d’une expression patriarcale qu’a employée Bruno Latour, lequel avait dit à table : je marie ma fille à telle date et en tel lieu – comme si le mariage était une affaire pilotée par le père. Il est remarquable que ce jeu de langage issu du patriarcat romain ait fait dresser l’oreille d’un arabiste. Cela fait des décennies, a dit Kepel, que je n’ai plus entendu un homme employer le mot « marier » comme un verbe transitif. Latour le regarde, un peu perplexe – comme s’il voulait dire qu’il vaut tout de même mieux lâcher la main de sa fille de manière « proactive » que de se la faire enlever

par un prétentieux en érection. Kepel évoque des débats prometteurs avec des intellectuels arabes sur Al Djazira.

Des jours comme celui-là, on se cite toutes les dix minutes la formule de Benn : au-delà de la victoire et de la défaite.

15 mai, Karlsruhe

Les experts délibèrent encore pour établir si la tornade qui s'est abattue ces jours-ci sur l'État d'esclaves qu'est la Birmanie, d'où n'émanent pratiquement pas d'informations fiables, a fait trente mille ou cent mille morts. En même temps, de sévères tremblements de terre en Chine : plusieurs villes rasées. Grand nombre de victimes. C'est l'histoire de la Terre, qui n'est pas terminée.

Les individus séparent les ères cosmiques d'une autre manière que les géologues. Pour nous, tout commence avec l'éternité préexistentielle. Nous y donnons aux choses le temps de se développer pour qu'il y ait quelque chose à voir au moment où nous arrivons. Pendant que nous ne sommes pas encore là, les forêts de fougères disparaissent sous les océans, et les reptiles apprennent à voler. On invente le pouce opposable, et nous sommes déjà au seuil de la porte.

À l'époque de la première éternité succède l'ère de l'être-là : dans cette époque-là, nous persuadons de l'état des choses. Si l'on a d'abord pensé avoir affaire à une nature constamment identique, on ne peut se débarrasser ultérieurement d'une impression de glissement général. En dernier lieu, on comprend l'homme actuel comme un épisode dans l'histoire des gènes, des syllabes, des esquisses de maison.

L'ère de l'être-là passe rapidement dans la deuxième éternité, que l'on pourrait aussi appeler le posthumien. Dans cette phase, nous laissons de nouveau les choses suivre leur cours après que cette brève inspection nous a persuadés que l'existence et le reste ne vont pas vraiment ensemble.

Le concept de *factum brutum* exprime l'idée que les pensants ne parviennent pas à déduire un fait déterminé – par exemple leur propre être-là et l'existence du monde en général – à partir de

principes sensés. Ce scandale – l’indéduisibilité – est marqué, dans la pensée moderne, par le mot « factuel ». C’est l’un des termes favoris des systématistes déçus. Jadis, on pouvait dissimuler l’indéduisible dans le vénérable concept de Création, bien qu’il fût absurde, comme le savaient Spinoza et Fichte. Le *brutum in facto* apparaît au grand jour dans toute sa grossièreté lorsqu’on a laissé tomber la notion de création. Emil Lask semble avoir vu quelque chose de cela dans son étude *Fichtes Idealismus und die Geschichte* (« L’idéalisme de Fichte et l’histoire »), en 1902. Voilà pourquoi : « Ce qui est réel n’est justement pas rationnel¹. »

Je lis quelques pages du livre de Michel Serres sur la saleté et la propriété. On y parle de tigres qui pissent pour marquer leur territoire, leur urine corrosive faisant office de frontière, et de gens qui crachent dans la soupe pour se l’appropriier – c’est-à-dire pour la rendre immangeable pour les autres. Malheureusement, l’argument central de Serres, l’équivalence entre le « propre² » et le « mal-propre », n’est pas plus qu’un calembour surexploité. Serres rivalise, sans le savoir, avec Proudhon, qui avait assimilé la propriété au vol ; maintenant, la propriété est censée être la saleté. Or la souillure, telle que nous l’observons empiriquement, est le contraire de l’appropriation, elle débouche sur l’abandon d’une chose, sur la création d’un objet qui n’appartient à personne. Le contraire est beaucoup plus plausible : là où apparaît la propriété commence la purification. Détenir, c’est entretenir et soigner. Dès que le maître de maison fait défaut, les immondices s’accumulent.

Le nouveau livre de Kepel donne l’impression que l’auteur a partagé la tente de tous les terroristes du Proche-Orient. Après de longues conversations avec eux, il est persuadé qu’ils ont fait leur temps. Le moment vient, dit-il, où l’on doit assurer la paix dans la région au moyen d’une Union économique méditerranéenne, suffisamment vaste pour y intégrer un jour l’Iran et les États du Golfe. Son mot de passe : Renaissance méditerranéenne. Sans elle, assure-t-il, l’Europe sombrera

1. Allusion à la fameuse formule utilisée par Hegel dans les *Principes de la philosophie du droit* : « Ce qui est rationnel est réel et ce qui est réel est rationnel. »

2. Au sens de : ce qui nous est propre.

dans l'insignifiance. Seul un retour à la grande tradition diplomatique de l'Europe – c'est-à-dire de la France – peut selon lui compenser l'échec complet de la politique de la force menée par les Américains dans cette région, même s'il faudra des dizaines d'années afin d'intégrer économiquement le Proche-Orient. L'insistance avec laquelle Kepel souligne la nécessité de rattacher l'Iran à l'espace européen est remarquable. Je lis avant tout ses propositions comme une incitation à réformer les disciplines dans les universités françaises : une nouvelle hyperdiscipline devrait naître de l'étude des langues et littératures romanes et orientales.

Mots pêchés au passage :

Cyberbimbo

Dependence Day

Djihadosphère

Ce qui, dans l'exposition parisienne actuelle sur les années de l'Occupation, plonge les Français dans une immense gêne : elle rend visible une vérité triviale – cette époque-là était aussi faite d'« années de vie ». On voit des gens qui rient et séjournent dans le présent éternel. Des femmes de bonne humeur flirtent avec les occupants. Qui se donne la peine de souffrir constamment des circonstances ? Uniquement les fondamentalistes patriotiques qui donneront le ton après la Libération, soutenus par les profiteurs de l'existentialisme.

17 mai, Karlsruhe

Dans une lettre, aimable quant au ton, datée de la fin mars, un certain Dr B. me blâme pour l'usage que je fais de mots étrangers et d'expressions de spécialistes dans *La Folie de Dieu*. Par exemple, des tournures comme « suprématisme » ou « logique polyvalente » lui font mal à l'âme. Il parle comme si j'avais effrayé les simples croyants, dont il prend à présent la défense comme l'eût fait un chevalier. Rien n'est aussi suspect que ce populisme des gens cultivés qui, au nom des autres, ne comprennent pas eux-mêmes.

Les États-Unis, ce pays étrange où les fous des armes s'organisent comme des partis. La National Rifle Association compterait 4,2 millions

de membres. À titre de comparaison : en avril 2008, le SPD¹ avait 533 000 membres (ils étaient encore un million en 1971), dont 34 % de retraités, 23 % de fonctionnaires, 15 % d'employés, 8 % d'ouvriers (!), 5 % de chômeurs. J'ai depuis un certain temps le sentiment que rien n'est aussi subversif que les chiffres.

Profession : opiniâtre.

Médecin spécialiste des pathologies de l'appareil d'opinion.

Andrea Köhler propose dans la *NZZ*² un panorama de la jeune littérature américaine. Dont le problème tient entièrement à la surorchestration – trop de moyens pour trop peu de fins.

Où ai-je dégotté ça ? Le mot « *Elite* » serait apparu en allemand au XVIII^e siècle, repris d'un terme militaire français identique. Chez l'écrivain agraire latin Columella, *eligere* signifie encore « épierrier » et « désherber le champ ». Dans ce cas, le bon est ce qui reste après élimination de ce qui dérange. L'élite moderne, en revanche, prétend elle-même être le bien qui brille après avoir délaissé ce qui est de deuxième catégorie.

Pendant le voyage de retour de Paris, hier, j'ai lu le pamphlet d'Alain Badiou contre Sarkozy (*De quoi Sarkozy est-il le nom*³ ?).

Le chef de l'État y est « démasqué » comme un revenant du maréchal Pétain. Il n'est pas nécessaire d'apprécier cet agité sans concept qu'est Sarkozy pour discerner ce que cette association a d'absurde. S'il existe une analogie historique qui touche Sarkozy de loin, c'est avec Napoléon le Petit – du nom que Victor Hugo donnait à Napoléon III. Concorde également avec cette comparaison la manière dont Louis Napoléon et l'impératrice Eugénie étaient alliés avec la presse populaire de leur époque. Ils donnaient au peuple des curieux une possibilité de participer, de manière imaginaire, à la *fête impériale*⁴. Plaide également en faveur de l'affinité de Sarkozy avec Napoléon III son initiative peu connue, car menée dans la discrétion.

1. Le parti social-démocrate allemand.

2. La *Neue Zürcher Zeitung*.

3. Paris, Lignes, 2007.

4. En français dans le texte.

tion, visant à rapatrier la dépouille du deuxième empereur des Français, mort lors de son exil britannique – un projet qui a échoué en raison de la résistance des moines de Farnborough, qui veillaient depuis 1888 sur la tombe transférée de l'empereur.

Mais aussi aberrant que soit le parallèle avec Pétain, il montre que le jacobinisme survit en France jusqu'à nos jours – il ne se contente pas de survivre, il est virulent, il reste contagieux. Le goût de l'accusation le pousse en avant comme au temps du Comité de salut public. Sur le fond, c'est un militantisme moralisant au nom duquel une poignée d'élus se sait appelée à agir contre la foule extasiée et son piteux état. De manière étonnante, Badiou dit : le fascisme est un élan positif, une force affirmative (p. 19-20) ! Comme s'il voulait revendiquer cet élan pour la gauche – c'est vraisemblablement l'inversion rusée des pôles radicaux qui lui donne son attrait, attrait que l'on constate aussi en Allemagne chez certains jeunes gens intelligents et inquiets. Ils cherchent le gourou et trouvent Méphisto. La « situation » est presque inévitablement interprétée en termes de guerre. Ainsi l'auteur reste fixé à la première moitié du xx^e siècle. Contrairement à Nolte, pour qui la guerre civile européenne s'est achevée en 1945, aux yeux de Badiou, elle se poursuit sous forme de guerre éternelle. En cela, il demeure maoïste.

Chaque penseur est alors un seigneur de la guerre, et tout ce qui est positif constitue un poste actif dans les événements de guerre. Avec une certaine insouciance, Badiou associe l'interprétation de la réalité comme guerre à une idée platonicienne de la vérité : l'homme de gauche authentique serait par conséquent le croisé qui part pour faire entrer de force le vrai dans le réel – cette transition se réaliserait de par le mot magique « événement », qui constitue la clef de son système. Sous cet angle, le refus que Badiou oppose à tous les programmes de gauche modérés est logique – il est vrai qu'ils partent effectivement du réel minable et y reviennent, dans le cas le plus favorable, à un palier supérieur. L'esprit du « tout nouveau » et du « tout autre » reste en l'occurrence sur le carreau. C'est donc chez lui, le survivant le plus agressif de 1968, qu'il faut chercher si l'on veut trouver dans l'Europe actuelle un stalinisme tardif pur complété d'un maoïsme sans repentir – aussi incroyable que cela puisse paraître

à des oreilles contemporaines. Dans une double critique consacrée à un livre de moi et à un livre de lui, Aude Lancelin l'a qualifié avec justesse, il y a peu, de « der des ders ». Une formule issue des romans de chevalerie.

Cet homme a du caractère ; de haut, il jette un regard méprisant sur les leçons de l'histoire. Le nombre des morts du communisme dépasse les cent vingt millions ? Pas de quoi faire du sentiment. Une politique visant la vérité, affirme-t-il, ne doit se revêtir que d'une position inconditionnelle. C'est ainsi que Lénine et Carl Schmitt se retrouvent. La décision est tout – le reste est assuré par le fait que l'on s'accroche imperturbablement à la thèse initiale. Cela ressortait déjà du livre que Badiou avait consacré à Paul (*Saint Paul. La fondation de l'universalisme*¹), ouvrage dans lequel il avait mis cartes sur table voilà quelques années : il n'y a pas de Dieu, mais le geste consistant à le proclamer demeure indispensable aux rares individus qui prennent au sérieux leurs postulats juvéniles. Les candidats épars qui choisissent cette politique brutale de la vérité, l'attaque sans condition, l'universalisme abstrait de style ultrajacobin, forment une communauté qui migre depuis le futur vers le temps présent – face à quoi l'État actuel et la société telle qu'elle va ne sont que de simples agrégats de peur et de peur de la peur.

Pourquoi perdre du temps avec de tels braillements outranciers ? Peut-être parce que dans la théorie politique aussi l'hystérie, fût-ce par son effet repoussant, est plus stimulante que les jérémiades des gens raisonnables.

18 mai, Birmingham

Les maoïstes occidentaux de 1968, qui ont dominé la scène parisienne jusqu'à l'apparition des nouveaux philosophes, connaissaient-ils l'anecdote suivante ? Le romancier chinois Yu Hua la raconte : on dit que jadis, le maire de Pékin aurait proposé de raser la Cité interdite et de la remplacer par des latrines. Des chiottes populaires à la place de l'ésotérisme des palais. Cette pétition, qui illustre l'exis-

1. Paris, PUF, 1997.

tence d'un sino-dadaïsme, serait parvenue jusqu'à Mao Zedong. Lequel l'ignore. S'il y avait donné suite, son portrait ornerait aujourd'hui l'entrée d'une ville de latrines près de la place de la Paix-Céleste. Cette histoire nous apporte un enseignement essentiel sur l'esprit de la période maoïste, esprit qui, à l'époque, contamina aussi l'Europe occidentale : il existe un enthousiasme de la profanation au sein duquel la plus grande vulgarité est perçue, l'espace d'une seconde, comme une invention pleine d'esprit.

Revenons à Badiou : sa précieuse idée consiste à créer un principe purement et simplement antidépressif. Il vise un point transcendant permettant, lorsqu'on l'a en ligne de mire, de franchir le temps d'attente de l'impossible. Il formalise le motif messianique en pensant imperturbablement ce qui ne vient pas comme virtuellement possible et donc, dans cette mesure, comme arrivant. Il rend ainsi explicite la logique de la secte – non pas une secte chrétienne, mais une secte philosophique. Qu'est-ce que la secte, sinon un regroupement de somnambules dans la salle d'attente de l'ascension aux cieux ?

Ce que signifie le retour à la primauté de la politique et du politique : un fort engouement pour l'unilatéralité, le jugement délirant, la forfanterie, la décision en termes de tout ou rien. On ne tardera pas à souhaiter revenir à l'époque détendue de l'idéologie du marché et de l'illusion de neutralité. Les agitateurs reprennent leurs places, les lanceurs de bombes travaillent encore à la cave. Les esprits critiques d'hier sont trop affaiblis pour pouvoir y opposer quelque chose d'efficace.

La grossièreté de Badiou : s'inspirant librement de Freud, il qualifie Sarkozy d'homme aux rats, et ses partisans, sans détour, de rats ou de bandes de rats. Si l'on retrouvait prochainement Sarkozy empoisonné, on imaginerait sans peine qui a semé la mort-aux-rats.

Une fois arrivés à l'aéroport de Birmingham, nous repartons, immédiatement après avoir déposé nos bagages à l'hôtel *Ramada* de Coventry, pour une promenade en voiture dans la campagne avec notre hôte.

Je remarque avec étonnement que l'Angleterre, qui a toujours été pour moi le pays de novembre, a elle aussi un printemps. Paysages

en fleurs sous le soleil, vieilles petites villes en brique et pierre sombre, témoignant du fait que la région, au temps de Shakespeare, comptait parmi les plus riches de la Grande-Bretagne, pleine de demeures campagnardes somptueuses, de parcs lumineux, de villas discrètes et d'hôtels de luxe solennels aux noms impériaux. L'un d'eux porte simplement, avec une éminence tranquille, l'intitulé *Lord of the Manors*. De grands arbres se dressent là comme des chanceliers oubliés de l'Échiquier. On les laisse dans l'illusion qu'ils sont encore en fonction et convoquent les autres créatures végétales dans leur cabinet. Le soir, nous sommes dans un ancien hôtel thermal à Leamington, presque vide, qui, après le tarissement des sources et la fuite des clients, doit être transformé en un *resort* nouveau style.

19 mai, Coventry

J'appelle Ursula avant même d'avoir quitté l'hôtel pour lui souhaiter un bon anniversaire, ce qui est de toute évidence bien accueilli. Pour cette fois-ci, j'ai sinon réfuté, du moins atténué la crainte justifiée d'avoir un frère oublieux.

20 mai, Warwick et Stratford-upon-Avon

Le principal événement de la journée est bien entendu le départ de l'oppressante prison à air conditionné de la tour *Ramada* de Coventry City – avec vues sur les restaurants des rues rabougries, tout autour – pour un club-hôtel rural, répondant au nom de *Nailcote Hall* et situé tout près du campus, où l'on se sent immédiatement saisi par le charme d'une ancienne résidence campagnarde britannique.

La révision de la traduction anglaise de *Kultur ist eine Ordensregel* – ici : *Culture is an obedience* – me coûte une matinée de travail ; suit un déjeuner de travail officieux organisé par l'un des instituts qui nous accueillent. Comme on le pratique couramment dans les universités, on place ce que l'on appelle l'apogée, le « débat », annoncé à grand renfort de publicité et accueillant un public nombreux, avec

Jacques Rancière, au Warwick Arts Center, au point le plus bas de la journée, psychologiquement parlant : entre trois et cinq heures de l'après-midi, lorsque les fonctions vitales sont au point mort.

Chacun des deux orateurs a été présenté par un modérateur, Rancière par le directeur du French Literature Department, moi par le professeur Rogowski.

Je parviens, je ne sais comment, à développer sans notes la thèse selon laquelle l'esthétique occupe, dans la modernité, une fonction dans la synthèse sociale des grandes sociétés. Elle apporte des réponses à deux questions de base : pourquoi ferait-on mieux de ne plus mener de guerre civile ? À quoi sert le « noble mensonge » qui permet la paix entre des inégaux ? L'art dans sa quasi-totalité est la poursuite de ce noble mensonge par d'autres moyens. Et à l'autre question fondamentale : comment assurons-nous la cohésion émotionnelle dans de grands collectifs anonymes ? Réponse : pour l'essentiel, nous y parvenons par l'excitation synchrone, à l'échelle des nations, sur les thèmes d'actualité, et par le rire et les larmes dans les comédies et tragédies quotidiennes, telles que les met à notre disposition le générateur aléatoire de la vie.

Ce que Rancière a exposé est resté un peu indéterminable jusqu'à la fin de la manifestation, si ce n'est qu'il s'agissait d'inclusion et d'exclusion. Il parlait anglais très vite, et avec une virtuosité idiosyncratique, mais avec un accent extrême et un usage si excessif des figures de rhétorique et des explétifs – jusqu'à quinze *you know* et *kind of* par minute – que la bonne volonté n'était pas, à elle seule, capable de trouver le chemin de la compréhension. Il était du reste évident que dans ce pays, pour ce genre de débats, on n'attend pas de dialogue, mais on se contente de voir deux adversaires produire des discours-spectacles qui fassent à peu près effet. Plusieurs collègues britanniques exprimèrent la déception que leur inspirait la prestation de Rancière : à leurs yeux, il n'était pas arrivé à paraître meilleur en *live* que dans ses écrits.

Le soir, à Stratford-upon-Avon, un rapide en-cas avec *fish and chips*, suivi par une représentation du *Merchant of Venice*. Bien que je connaisse la pièce presque par cœur, elle m'est restée étrangère, sans

ambiance. Et ce que donnaient les comédiens, dans leur allégresse juvénile, était pour moi à peine reconnaissable comme de l'anglais de Shakespeare, cela ressemblait plutôt à une représentation scolaire surexcitée. Bien entendu, une dose trop forte d'ibuprofène m'avait mis de méchante humeur.

21 mai, Coventry

Les auteurs du *Plus ancien programme systématique de l'idéalisme allemand* n'étaient pas conscients du fait que revendiquer une nouvelle mythologie signifie inévitablement introduire de nouveaux nobles mensonges. Car le mythe contient la réponse de l'esprit du temps aux questions : comment expliquons-nous leur situation aux malheureux ? Et comment amenons-nous les femmes à se tenir calmes ?

L'« espace social » est plein de *criminal intent*. Celui-ci doit-il être politisé – ce qui semble être l'exigence de Rancière, qui s'accroche au romantisme du non-dit, supposant qu'il faut dire à un moment quelque chose de bruyant et de révolutionnaire – ou vaut-il mieux lui offrir des occasions de se défouler par le canal de la culture de masse ? Qu'a été le xx^e siècle, si ce n'est un ensemble de dispositions en vue d'une expérience sur cette alternative ? La victoire de la culture de masse sur la violence révolutionnaire contient le propos le plus clair qu'on ait jamais formulé sur la décision qu'il convenait de prendre sur ce terrain.

Pour l'heure, garder le silence sur le niveau de la cuisine dans cet établissement ; mieux vaut discuter du vert impeccable de la pelouse, et des fleurs exubérantes des rhododendrons.

La presse anglaise se moque mollement de l'empire « Roman » – celui de l'oligarchie russe. L'un des jeunes collègues sur place, Charles Turner, philosophe-sociologue, celui qui avait traduit ma conférence sur Wittgenstein, souhaite la défaite de Chelsea à la finale de la Ligue des Champions à Moscou, parce qu'il ne peut pas supporter cette équipe *nouveau riche*¹ (c'est son expression).

1. En français dans le texte.

22 mai, Warwick University

La leçon de mercredi – l'*Annual Lecture* du Social Theory Center – a été bien accueillie, maints auditeurs se sont manifestement réjouis d'entendre parler de Wittgenstein sur un autre ton que celui que l'on emploie d'ordinaire dans ce pays.

Ce long jeudi m'a valu huit ou neuf exposés de scientifiques britanniques et américains sur des aspects de mon travail (par exemple « Sloterdijk & Nietzsche », « La philosophie comme littérature », « Qu'est-ce que la sphérologie ? », etc.). Si j'avais cru que ce serait pour moi un exercice agréable consistant à assister passivement à un rituel universitaire, j'ai vite été détrompé. Tout cela m'a valu de porter un double fardeau en assumant le travail assez difficile, celui d'écouter attentivement puis de répondre à toutes les présentations, la journée durant, jusqu'à ce que les phrases anglaises se désagrègent dans ma bouche. Cela donnait parfois l'occasion de vivre la réflexion philosophique *in situ*, mais du point de vue énergétique ce fut tout de même une effroyable saignée. Quelques participants, comme Efraïn Kristal (Californie) et Nigel Thrift (vice-président de Warwick) ont répondu présents en donnant des retours précis, tout comme le polyglotte Ivan Soll, un spécialiste de Nietzsche originaire de Madison dans le Wisconsin qui, lorsqu'on lui demande combien de langues il parle, répond : je me bats avec neuf langues, il n'y en a aucune que je parle vraiment. Cette réplique m'a consolé, moi qui, dans mes combats avec l'anglais, et après quelques *rounds* passés dans une respectable défensive, ai fini par perdre par K.O. technique.

24 mai, Karlsruhe

Tony Judt verse de l'huile sur le feu lorsqu'il décrit la politique israélienne depuis 1967 comme l'expression d'une névrose d'adolescence. Armé de la Bible et d'une carte géographique, le pays se vante de son *uniqueness* ; il en est convaincu, personne ne le comprend ; il part toujours de l'idée que tout le monde est contre Israël ; il se vexe facilement, a toujours des offenses à la bouche pour répondre aux

offenses, et croit fermement qu'il peut faire ce qu'il veut sans encourir de sanctions – car dès lors qu'il est immortel, il se situe au-dessus de la critique et de la loi.

Quelque part dans un journal : un article critique sur le pétro-socialisme vénézuélien. Les milliards du pétrole s'écoulent dans un rêve machiste incarné par le chef de l'État, Chávez, qui avait jadis mobilisé les pauvres du pays sans jamais s'efforcer sérieusement de créer pour ses partisans des structures d'activité économique sensées. Le pétrole autorise un clientélisme de gauche, la corruption du peuple comme succédané du socialisme. Le pendant de droite, ce sont les pétrodictatures des Saoudiens et des États nord-africains. De ceux-là, on apprendra un jour qu'ils ont composé une galerie de proxénètes, aussi singulière qu'inutile.

Je trouve chez Vilém Flusser cette belle note : les Européens de l'Antiquité n'avaient, selon lui, ni dieux ni États, mais des amulettes et des villages (lettre à Alex Bloch, p. 140). On y trouve aussi des lignes tristes sur la déchéance posthistorique de l'Angleterre et sur la splendeur des paysages britanniques.

Dès le mois de mars 1981, Flusser voit dans le néoconservateur Podhoretz un symptôme du fait que, désormais, même les intellectuels juifs aux États-Unis deviennent fascistoïdes ! Ce que l'on apprend dans ses lettres à Bloch, c'est à quel point la vie de l'auteur, depuis son retour en Europe, reposait sur la misère des essayistes, compensée par une agitation intérieure se traduisant par l'envie de voyager. On ne trouve guère une lettre dans laquelle il ne soit pas questions de conférences, de constants changements de lieux et de thèmes, et des bonds et rebonds circulaires dans le cirque européen des congrès.

Elle est très caractéristique de la misère de cette génération, la brusque rupture entre Flusser et Bloch après quarante années d'amitié. Tous deux portaient gravée en eux l'empreinte de l'horreur nazie et ont développé, pour tout ce qui la concerne, une hypersensibilité auditive aiguë et persistante. Du point de vue psychologique, il n'est donc pas tout à fait incompréhensible qu'au bout du compte la suspicion de fascisme habituelle se soit immiscée dans

leur relation. Un jour, Bloch reproche à son ami Flusser certaines affinités avec le national-socialisme, sur quoi celui-ci n'a plus d'autre choix que de mettre son hôte à la porte. Il faut classer cet épisode sous la rubrique du délire des exilés. Dans cette section des archives, on inventorie les petites catastrophes qui ont suivi la grande.

Flusser raconte : lorsque, venant de Prague, il expliqua à ses amis allemands à quel point il était soulagé d'être revenu à l'Ouest, ceux-ci l'accusèrent de « réaction » : nous étions alors en 1986. Les mêmes personnes qui, à l'époque, reprochaient à Flusser de ne pas juger idéale la situation à Prague traînent encore aujourd'hui, près de la retraite, dans les couloirs des universités allemandes, et rêvent d'une nouvelle gauche.

25 mai, Karlsruhe

Prendre la leçon auprès de la SPA suisse : là-bas, on ne sera désormais plus autorisés à garder solitaires des « animaux sociaux ».

Anatomie sacrée : en 1270, à la demande de l'armée croisée, le cœur de Louis IX est resté en Afrique du Nord, où il a disparu ; ses entrailles se sont retrouvées dans la cathédrale de Palerme ; ses ossements ont rejoint Paris en 1271, où ils ont été mis en tombe dans l'abbaye royale de Saint-Denis. Dans la bulle de canonisation édictée par le pape Boniface VIII pour Saint Louis en 1297, le mot *superhomo* apparaît pour la première fois dans l'Europe postantique – le surhomme est le monarque croisé découpé en morceaux. Sa substance est présente dans chacune de ses parties – c'est ce que prétend la théorie orthodoxe de la relique.

Lors de l'excursion sur la rive du Rhin, je passe, près de Rappenhörs, devant une foire aux chevaux à ciel ouvert, où l'on expose de beaux animaux, des accessoires de sport et des articles de *horse-care*. On lit à un stand : « Obstacles d'occasion. » Si je devais un jour écrire des Mémoires, je pense qu'ils porteraient ce titre.

26 mai, Karlsruhe

L'été arrive, précoce et vif. Et avec lui, aussitôt, les signes de crise nerveuse, que je connais, avant les anniversaires et à l'approche de l'été.

Partout des congrès, des conférences, des séminaires. La bonne volonté désemparée aime à inviter pour de longs week-ends dans les innombrables châteaux et monastères réaménagés. Aucun hôtel de congrès, dans tout le pays, n'est à l'abri d'une arrivée de volontaires pour la formation permanente. Partout, les coqs-conseillers font leur conférence devant le public soucieux et donnent des instructions pour changer de manière de penser. Ils se promènent en se haussant autant du col que si chacun d'entre eux avait fondé le Club de Rome.

Je lis, pour la prochaine émission du *Philosophisches Quartett*¹, le livre d'Ines Geipel, l'ancienne sprinteuse de la RDA, *No limit !*, consacré à ce sport aujourd'hui intégralement gangrené par le dopage. À l'heure qu'il est, estime-t-elle, on est en train de franchir le seuil du dopage génétique, contre lequel les enquêteurs seront longtemps dépourvus de moyens. À côté, le livre de Reinhold Messner, *Mein Leben am Limit*, « Vivre à la limite ». Ce qu'il raconte me semble connu, si ce n'est que je n'aurais jamais eu besoin de me rendre sur l'Arctique ou d'escalader des montagnes pour arriver aux limites. J'ai été extrémiste à ma manière, invisible, de l'intérieur, et ce fut rarement de mon plein gré.

À propos de ce que l'on appelle le stade du miroir : la dépression remplace la répression. Depuis que les gens savent à quoi ils ressemblent, et ils ne le savent pas depuis longtemps, les mesures destinées à contenir l'exubérance sont presque inutiles. Pendant deux mille ans, les prêtres ont combattu la *superbia*. Ils ont tenté, avec les vieux moyens, d'entrer dans l'âme des hommes pour les gouverner – mais à présent que tous se sont vus dans le miroir, ce n'est plus nécessaire.

1. Le « Quatuor philosophique » est une émission de débat philosophique créée à la suite de celle, littéraire, de Marcel Reich-Ranicki, par Peter Sloterdijk et Rüdiger Safranski, qui la dirigent depuis.

Il n'y a plus besoin de surmoi dès lors que l'observateur est informé dès le petit matin, par son miroir, sur sa médiocrité.

27 mai, Karlsruhe

Le travail sur *Tu dois changer ta vie* continue à stagner, mais cela ne tient pas aux nombreux voyages et aux rendez-vous extérieurs. La vérité, c'est que la voix de l'auteur ne veut plus réapparaître. Au fond, ces journées sont un temps d'attente avant que le livre interrompu ne reparte de l'avant. C'est l'inverse qui est vrai : si tous ces rendez-vous extérieurs peuvent avoir lieu, c'est parce que l'auteur disparu prend trop de temps et m'accorde un espace non désiré pour les *allotria*.

De temps en temps me reviennent des images, souvenirs des derniers jours – par exemple les colonnades de la rue de Rivoli, devant le *Saint James & Albany*, comme s'il y avait eu là-bas dans l'air quelque chose qui, après coup, fait l'effet d'une promesse ou d'un prétexte pour revenir.

Personne ne semble se rappeler aujourd'hui les débuts des temps modernes, lorsque l'orientation décisive du progrès était définie comme un rétrécissement, une réduction, une minimisation, une formalisation ; ce fut la grande époque des Autrichiens logiques. À l'époque, il s'agissait d'une *reformatio mundi* de style anti-habsbourgeois, le Bauhaus de Weimar, lui aussi, tendait au même but : le monde s'améliore dans la mesure où nous faisons moins de tout, et où le peu qui reste est clair, distinct et quintessentiel. Peu après sont arrivés au pouvoir les gens de la station de pompage, qui ne peuvent concevoir le progrès que comme un plus : plus de bruit, plus de masse, plus d'hybrides.

31 mai, Wolfsburg

Après l'orage du matin, je choisis le premier train pour être à Wolfsburg dès les environs de quatre heures. Cette fois, les nombreux rendez-vous des jours à venir – le *Quartett* avec Messner et

Geipel, le crochet à Amsterdam, où je compte rendre visite à René pendant sa chimiothérapie, l'intermède à Berlin, etc. – ne projettent pas à l'avance des ombres agitées, ils ressemblent à des étapes que l'on peut maîtriser en faisant appel aux énergies *ad hoc*, à supposer que les malaises physiques ne soient pas trop pénibles.

Peu à peu, la thèse fondamentale du long troisième chapitre du livre sur l'exercice se présente un peu plus clairement : la modernité cherche – le plus souvent sous prétexte de l'action – des procédés visant à s'appropriier la passivité existentielle. C'est la raison pour laquelle la mystique qui s'épanouit à partir du XIV^e siècle prend une telle importance dans les villes. La mystique n'a rien à voir avec l'effacement de soi, contrairement à ce que croient les lecteurs des livres des éditions Diederichs¹. Elle affiche la forme de performance de la vie qui souffre, donc la forme d'exercice de la passion. Le lieu médiéval de la passion, c'était le monastère – le début des temps modernes fait entrer dans les ateliers et sur les lieux de travail. Passion et compétence ne font plus qu'un. C'est la religion des villes, celle d'où est issue la Réforme. *Simul iustus et peccator*, cela signifie aussi : à la fois mystique et artisan, à la fois *Christenmensch*², homme chrétien et chef d'entreprise.

C'est aussi à l'époque que l'on a inventé l'écolier moderne : l'enfant comme moine, le cartable sur le dos. Depuis que temps modernes signifie temps scolaire pour tous, la passion obligatoire a été instituée sous la forme de l'école obligatoire généralisée. Un reste de l'idée démocratique et mystique consistant à offrir la passion pour tous se dissimule dans la conception allemande de *Bildung*. Goethe : « L'homme qui n'a pas été éreinté ne reçoit pas d'éducation³. » Lénine s'est comporté en héritier pervers de la réflexion des temps modernes sur l'éducation lorsqu'il a fait de l'imitation universelle du Seigneur la Terreur pour tous. De la même manière que le chrétien ordinaire était un palier préalable du mystique, le camarade en était un pour le communiste.

1. Maison d'édition spécialisée dans les livres religieux.

2. Allusion à Luther, *Freiheit eines Christenmenschen*.

3. « *Der nicht geschundene Mensch wird nicht erzogen.* » Exergue de l'autobiographie de Goethe.

Que l'homme soit quelque chose qu'il faut surpasser n'est pas une idée confuse de Nietzsche et de Trotski : toute l'Europe est, depuis le XIV^e siècle mystique, un camp où l'homme s'entraîne à se surpasser à l'aide de la mystique, de l'art et de la pédagogie. Mais cela fait presque aussi longtemps qu'est en marche la contre-révolution des petits-bourgeois, avec leurs spectacles de carnaval, leurs tableaux de genre, leur bonheur au coin du feu et leurs voyages au forfait.

Charles Péguy, cité par Mona Ozouf : « On ne répétera jamais assez que la peur de ne pas paraître suffisamment progressistes transforme les Français en imbéciles. »

À la lecture des entretiens autobiographiques de Reinhold Messner, on découvre la sensibilité d'un contraphobique classique. Il laisse la peur lui dire ce qu'il doit faire pour la contenir – ce qui mène tout droit aux situations extrêmes. Comme il croît grâce aux périls, il devient un thérapeute à succès de sa propre cause. La très haute montagne semble être à ses yeux la quintessence de la résistance que l'on parvient tout juste à vaincre. Il abhorre par conséquent le tourisme des altitudes à bon marché. Ne doit arriver au sommet que celui qui a un rendez-vous incontournable avec l'extrême. Ce qui me touche le plus, c'est ce que dit Messner de ses angoisses nocturnes. Dans ces effroyables extases devant la montagne, abandonné, sombre, glacé, sans perspective, il ne s'agit plus que de tenir jusqu'à la levée du jour. Il faut réserver le mot « fraternité » aux gens qui savent ce que cela veut dire.

2 juin, Amsterdam

Le *Quartett* consacré au sport et intitulé « Surhommes entre eux », à cheval entre divertissement et didactique, a paru assez réussi au public et aux acteurs.

Ladies and Gentlemen, we already started our descent to Amsterdam Airport. Dans le magazine de bord de la KLM, j'apprends deux ou trois choses sur le traitement des dépressions hivernales par photothérapie

dans les pays d'Europe du Nord, dépressions pour lesquelles on a récemment inventé le terme de *seasonal affective disorders* (SAD). De telles expressions révèlent la pathologisation, la professionnalisation et la mercantilisation des rapports avec des phénomènes normaux. À Eindhoven, on doit prochainement ouvrir le premier master de traitement phototechnique des SAD.

L'après-midi chez René, sur la nouvelle péniche aux aménagements modernes d'où l'ancien romantisme de la batellerie, qui remontait à 1928 (c'est de cette année-là que date le vieux bateau) a totalement disparu. Connie Palmen dit que c'est le plus beau logement d'Amsterdam. René est marqué par la chimiothérapie, mais aussi présent et gai que d'habitude dans la conversation. Nous passons tout l'après-midi sur la terrasse, au milieu du pont, avec du vin et de quoi manger. Vers neuf heures du soir, un orage éclate ; à onze heures je suis de retour à l'*Hôtel Ambassade*. Même les jours de chaleur, la vie des rues s'éteint de bonne heure, ici.

3 juin, Amsterdam

Déjeuner au *Sea Palace*. René cite une phrase de Confucius : « À soixante-dix ans, je pouvais suivre les impulsions de mon cœur sans pour autant transgresser aucune règle¹. » Plus tard, j'ai vu à la Centraal Station une jeune femme qui a éveillé en moi le désir d'avoir soixante-dix ans, impulsion oblige. Pour le reste, quarante aurait été la limite maximale. Je me suis juste demandé ce qui ne fonctionne pas dans la conscience de soi féminine, pour qu'une créature avec un visage si angélique arbore un tel décolleté-amok.

L'énigme de la conscience se dissimule dans son caractère d'effet collatéral. Selon toute probabilité, dans son occurrence actuelle, elle ne représente pas plus qu'une prestation perpétuée du cerveau, réglée à long terme, aujourd'hui en bonne partie dépourvue de fonctions, et pour laquelle on ne trouve pas de motif suffisant dans l'arsenal des buts vitaux. À l'origine, c'était

1. Confucius, *Entretiens*, 2, 4.

sans doute quelque chose comme une lampe de contrôle qui veillait sur le flot des perceptions, à la rigueur un moniteur dont l'observateur interne devait choisir entre alarme et non-alarme. Elle est devenue chronique et frappée d'une tendance au surdéveloppement autoréférentiel, au moins chez quelques spécimens plus sensibles de l'espèce, alors que les plus obtus n'avaient pratiquement jamais de problèmes avec elle. En dernier lieu, philosophes et adeptes de la méditation semblent y avoir vu la lumière intérieure qui doit pouvoir accompagner tous les états de veille. Ce qui montre une chose : face au luxe, la question du sens démissionne.

La conscience que nous avons de notre propre être-là et de notre être-plongé-dans-un-environnement serait-elle un phénomène d'excédent surinterprété ? Si l'on prête foi à cette hypothèse, une ironie abyssale nous saute aux yeux : ce sont précisément les esprits les plus sérieux, les ascètes, les chercheurs de vérité, les logiciens, qui ont voulu faire porter les charges les plus lourdes au phénomène luxuriant de la conscience – depuis l'unification de l'âme privée et de l'âme du monde jusqu'à la justification esthétique de l'existence.

Et si l'usage le plus adéquat du cadeau le plus énigmatique consistait à l'accepter et à le laisser en paix ? Pas tout à fait. Y mettre l'accent ne fait jamais de mal ; sans cela cette euphorie discrète – regarder par la fenêtre de l'hôtel lorsque l'eau verte scintille dans la Gracht – ne serait pas possible.

Je trouve chez Hermann Hesse la formulation : « La reprise de toute la mécanique de la vie. » (*Le Curiste.*)

4 juin, Karlsruhe

Il est un homme heureux ? Ça n'en fait pas moins de lui un réserviste du désespoir.

Un nouveau délit pénal envisageable : incitation à l'anorexie. Un tel article permettrait de mettre derrière les barreaux les animatrices

de défilés de mode. Si le néolibéralisme avait des nichons en ciment, il ressemblerait à Heidi Klum¹.

5 juin, Karlsruhe-Berlin

Revenons sur le délit pénal d'incitation à l'anorexie : par analogie, on devrait introduire un article concernant l'incitation à l'engraissement, et de la même manière un autre sur l'incitation à la vulgarité. Une grande partie de la vie publique tomberait sous le coup de la loi.

Une épigramme d'Ausone (IV^e siècle) déplore que l'on ne puisse même plus se fier aux inscriptions tombales parce qu'elles sont effacées par les intempéries. On ne sait pas non plus si la lettre M. désigne Marius, Marcus ou Metellus. Ensuite apparaît cette phrase énorme : « *Mors etiam saxis nominibusque venit*². » Jamais auparavant on n'avait cité dans le même souffle les pierres et les noms.

6 juin, Berlin-Leipzig

Activité professionnelle secondaire : producteur d'urine.

Sur le thème de la production d'urine, la journée qui vient de s'écouler fournit une illustration mémorable. Le matériau de départ de l'*opus magnum* est constitué par deux magnums de Léoville Las Cases et deux autres de Mouton Rothschild, je ne me rappelle plus les millésimes. La scène se déroule à la résidence de J. B., près de Leipzig, avec Neo Rauch, Rosa Loy et quelques amis du maître des lieux. Un Château d'Yquem forme la conclusion provisoire, preuve du fait que l'hôte avait la volonté d'afficher un certain niveau en toute chose. À un stade avancé, d'autres éléments de très haute volée devaient être mis en batterie. Dont des pièces d'artillerie lourde comme la thèse selon laquelle si l'on

1. Célèbre top-modèle allemand.

2. « La mort frappe pareillement les pierres et les noms qui les accompagnent. »

voulait des élites authentiques, on ne ferait pas l'économie de fusiller les médiocres. Une certaine ambiance de soirée entre messieurs n'est pas contestable.

7 juin, Vienne

De la même manière qu'il existera bientôt une obligation de signaler les substances toxiques et les substances contribuant à l'obésité cachées dans les produits alimentaires, on devrait introduire une obligation de marquage sur le contenu des marchandises d'opinion. Points rouges pour ce qui provoque l'agitation, l'abêtissement et l'excitation sexuelle, au risque que les journaux et les émissions de télévision s'abattent sur nous comme une pluie écarlate.

Le soir à la télévision un film avec Slavoj Žižek. On l'y entend énoncer la thèse selon laquelle le surmoi était une instance obscène qui se moque du moi en lui imposant des exigences intenable. Il dit ainsi, de manière implicite, que toute espèce de modèle est un piège – ce qui est hélas une absurdité, car l'absence de modèle (je prends ici le modèle comme le parent le plus proche du « surmoi ») représente, la plupart du temps, le palier supérieur du tourment. Quand on entend parler Slavoj, on aimerait citer le mot de Nietzsche, « L'oïveté est mère de toute psychologie¹ », peut-être même la note prophétique de Kafka : « Plus jamais de psychologie ! »

La scène principale du film est révélatrice : Žižek se tient debout dans un canot à moteur, et précipite son engin sur l'eau. Ce faisant, il parle de ses sujets tel un possédé, depuis Hitchcock jusqu'à Lacan – un capitaine Nemo, qui ne peut plus s'offrir un sous-marin.

En s'exposant à ce point dans les médias, Slavoj commet probablement la même erreur que celle dont on me soupçonne moi aussi. Mais contrairement à moi, lui pense que l'on peut effectivement prolonger le statut d'auteur dans la dimension visuelle. C'est là pure illusion. *L'author absconditus* est lésé dès que le rédacteur manifeste se

1. Friedrich Nietzsche, *Crépuscule des idoles*, « Maximes et Traits, 1 », traduit de l'allemand par Jean-Claude Hémery, *Œuvres philosophiques complètes*, t. 8, Paris, Gallimard, 1974, p. 61.

montre dans les médias de l'image. Il s'agit de savoir à combien d'autobanalisation peut survivre un auteur. Et cela dépend à son tour du fait qu'il est ou non assuré de son ancrage dans son œuvre. L'essentiel doit rester dissimulé et peut sortir au grand jour au moment où il est devenu littérature. Je pense de plus en plus souvent que Slavoj a dépassé la dose prescrite. Il ne peut plus se dissocier lui-même du masque de l'amuseur révolutionnaire sous lequel il se promène depuis un certain temps autour du monde. Si cela continue comme cela, le masque prendra le dessus. D'un certain point de vue, le rôle de Slavoj est d'ores et déjà classique : il illustre, de concert avec Nanni Moretti, le dépassement de la psychanalyse et son entrée dans le cabaret.

9 juin, Vienne

Le soir, suite de la conférence sur les crépuscules des dieux. Cette fois sur les *Aveux* de Heinrich Heine¹. Le cas Heine permet de comprendre qu'il existe des crépuscules des dieux à la première personne du singulier.

Aux informations de fin de soirée, l'annonce de la mort de Peter Rühmkorf à l'âge de soixante-seize ans. Qui me racontait que Rühmkorf était un filleul de Paul Tillich ?

J'envoie à Zurich la version rédigée de la conférence improvisée, à l'époque, fin avril, sur l'estrade de la NZZ : *Jouer avec ce qui joue avec nous*, texte avec lequel ces éminentes pages culturelles paient leur tribut à l'irruption du sport.

11 juin, Vienne

Le soir, à l'« Angewandte² », *Le Crépuscule des dieux* de Richard Wagner – l'accent est porté sur le prélude des Nornes et sur le chant d'amour de Brünnhilde sur le bûcher de Siegfried, anticipant l'incendie du Walhalla.

1. Parus en français sous divers titres, dont *Les Aveux d'un poète* et *Mémoires et Aveux*.

2. Universität für angewandte Kunst, université des arts appliqués de Vienne.

12 juin, Vienne

Dans la leçon finale, au Stubenring¹, je déroule encore une fois le thème du semestre en décrivant les grandes lignes de la mythologie du feu : depuis l'*ekpyrosis* héraclito-stoïcienne jusqu'à la thématique indo-germanique de l'incendie du monde.

À la fin, c'est Kant qui a fait les frais des excursions dans l'histoire des excès. Dans sa naïveté, il avait cru que l'on pouvait simplement trier les traditions religieuses – écarter le délire et garder la morale. Le maître de Königsberg n'avait pas d'organe pour percevoir le tiers-élément qui se dissimulait dans les prétendues religions, l'élan de surréalité, l'éros de l'impossible. Pour entrer en contact avec cette dimension, il lui aurait suffi de visiter une seule fois dans sa vie une galerie où l'on présentait les maîtres de la Renaissance. Une unique soirée à l'opéra aurait aussi pu faire des miracles dans son cas. Kant aura préféré ne pas se confronter à l'art réel. Il a fait des remarques importantes à son sujet, mais sans le connaître.

Les grands peintres et compositeurs des temps modernes avaient à l'esprit des visions en provenance d'un tout autre au-delà que ce voyeur de spectres qu'était Swedenborg, contre lequel Kant s'était indigné dans son texte défensif un peu rabougri. Le point de départ médiéval, pour l'art, a été le miracle ; son objectif moderne devait être le merveilleux². Toute l'histoire de l'art est dans cette phrase : là où était le *miraculum* doit advenir le *mirabile*³.

Paul Valéry : un morceau de musique est un chèque tiré sur le talent des musiciens du futur.

« En règle générale, les théories sont les actes précipités d'un entendement impatient qui aimerait bien se débarrasser des phénomènes⁴. »

1. L'adresse de cette université.

2. En allemand : *das Wunder/das Wunderbare*.

3. La phrase allemande est construite sur la célèbre phrase de Freud, « *Wo Es war, soll Ich werden* », une structure qu'on retrouvera à plusieurs reprises dans la suite de ces pages.

4. Goethe, *Sämtliche Werke*, t. 9, Zurich, Artemis, p. 551, maxime 428.

13 juin, Vienne

Ajout aux notions de *fatum*, *moira*, destin, fatalité : elles désignent déjà, chez les Antiques, des processus d'un degré supérieur, respectant apparemment des lois, et face auxquels même les dieux sont impuissants. La fatalité universelle provoque, au bout du compte, la disparition du monde dans les flammes.

Mais pourquoi, au juste ? De telles expressions sont des concepts limites, sans contenu cognitif réel. De la même manière qu'il n'existe pas de loi de la loi, il n'y a pas non plus de destin du destin. Chaque fatalité suit un cours qui n'appartient qu'à elle. Toute catastrophe s'annonce aussi embrouillée à sa manière, et les signes annonciateurs ne sont jamais proportionnels à l'ampleur du malheur à venir. Le plus souvent, les avertissements ne peuvent être interprétés qu'après coup. Ce que l'on appelle le nœud du destin désigne la facture multifactorielle des grands malheurs et des histoires de désagrégation. Un motif de malheur vient rarement seul et un facteur unique ne peut provoquer de dommages que s'il coopère avec d'autres.

Au séminaire supérieur, le débat se déplace sur les réflexions d'Otto Rösler à propos des risques des expérimentations du CERN¹, qui doivent débiter en 2009. Rösler exprime l'idée que l'on ne peut pas exclure totalement la possibilité que se forme, lors des collisions de particules dans le Large Hadron Collider, un minuscule trou noir qui ne se décomposerait pas tout de suite en rayonnant (comme on s'y attend généralement), mais se stabiliserait sans que l'on sache comment. Si cela survenait, il développerait les caractéristiques typiques de ce genre d'objet, qui lui font dévorer toute matière située autour de lui. Ce tableau est effrayant, bien que l'idée d'une fin du monde provoquée par la recherche fondamentale en physique ait aussi quelque chose de sublime. Compte tenu de sa masse encore très petite, mais surdensifiée, le trou noir *Made in Switzerland* commencerait par dévaler en chute libre jusqu'au centre de la Terre et, de là, accomplirait son ouvrage – à la grande déception de ceux qui pensaient que, par *fair-play*, Genève et son environnement devraient

1. L'accélérateur de particules du Conseil européen pour la recherche nucléaire.

être aspirés en premier. L'implosion toucherait tous les lieux situés à la périphérie de la planète, de manière simultanée et symétrique. La matière de la Terre suffirait tout juste pour qu'elle rétrécisse à une boule de la taille d'un melon.

À propos de ces visions, on a vu émerger parmi les participants au séminaire la question de savoir s'il existe un droit à la résistance civique dans le domaine des risques liés la recherche. Quand on connaît l'obstination des milieux scientifiques, on aura du mal à croire à l'existence d'un tel droit, et *a fortiori* à sa mise en œuvre. Sous quelle forme cela devait-il se produire ? Les citoyens peuvent-ils descendre dans la rue contre les particules élémentaires ?

Mauvaises nouvelles du front européen : les Irlandais ont voté non au référendum sur le traité de Lisbonne, tout comme avant eux les Français et les Hollandais. On voit une fois de plus à quel point les peuples dérangent sur le chantier Europe... On aimerait croire que s'exprime dans le « non » irlandais une dose ahurissante d'ingratitude, les Irlandais passant pour les plus grands bénéficiaires de l'Union européenne. Ce qui est pitoyable, c'est que les « nonistes » peuvent, où que ce soit, faire comme s'ils avaient seulement refusé le texte emberlificoté du traité de Lisbonne et comme s'ils étaient pour le reste les meilleurs des Européens.

En vérité, le « non » repose sur toutes sortes de motifs, y compris des toxiques et des inavouables. En France, à l'époque, c'était surtout le réflexe souverainiste coriace, lié au vœu très compréhensible d'en coller une à ce vieux guignol d'État qu'était Chirac, à quoi s'ajoutait un ressentiment antieuropéen populaire et diffus. Le cocktail français du « non » de 2005 était plus complexe que ce que peut appréhender un référendum : un infâme breuvage de mythes de résistance nationaux, de gestes de défi antibruellois, de réflexes germanophobes, d'ironie et de raillerie envers l'Élysée, d'attitude de je-sais-tout petite-bourgeoise et ampoulée, d'opérations sur Internet jouissant des bonheurs de la conspiration, d'ardeur de la négation propre au jacobinisme tardif et de joie anarchiste face à la débâcle – sans oublier les agitations du socialiste Fabius, qui comptait se faire porter jusqu'aux fonctions présidentielles par la vague du « non ».

Comment se fait-il que l'audition du grand chant de ténor a souvent pour effet de vous donner des ailes ? Peut-être parce que se transpose en lui, de manière organique, une expérience de la liberté. La voix masculine qui ne reconnaît pas de frontière supérieure indique la manière dont l'impossible passe dans le réel. On dit que Heinrich Heine aurait pleuré en entendant chanter Rubini.

14 juin, Vienne

L'histoire est pour nous en premier lieu l'empire des déceptions. C'est ce que ne veulent pas admettre ceux qui trompent aujourd'hui, sur le mode affirmatif : *l'histoire continue* – comme s'il s'agissait d'une bonne nouvelle. Au cours des dernières années ont paru deux douzaines de livres anti-Fukuyama (entre autres ouvrages ceux de Ralf Dahrendorf et de Joschka Fischer), presque tous de tendance bonhomme et dénués de toute sensibilité pour ce que la thèse de la fin de l'histoire peut avoir d'intéressant dans sa pointe. Quand on plaide pour la conservation de l'histoire, on fait sans en prendre conscience profession de foi dans les déceptions à venir – et dans les illusions qui les précèdent. La principale condition de la poursuite de l'histoire a toujours été la naïveté perpétuellement nouvelle des générations suivantes. C'est l'esprit du débutant qui fait recommencer les choses depuis le début. La jeunesse détruit les expériences des anciens par sa capacité fatale de repartir de zéro. Elle dévalorise les déceptions laborieusement acquises, alors que c'était la meilleure chose qu'eussent possédée les anciens. Les enfants qui n'ont pas senti la chaleur des flammes jettent aux orties la sagesse des parents. La seule chose que l'on puisse espérer serait une jeunesse qui compense par sa méfiance la déception qui lui fait défaut.

Parcouru à vélo le grand circuit qui longe le Danube jusqu'à Tulln, aller-retour. Rentré juste à temps à la maison pour a) maîtriser de nouveau à l'aide d'une dose d'ibu les maux de dents qui n'avaient jamais disparu totalement depuis des mois, b) m'autoriser un verre de burgenland rouge, c) regarder le match Suède-Espagne,

d) vouloir réinventer spécialement pour Günter Netzer¹ la machine à remonter le temps, afin qu'il revienne à la période où il était joueur plutôt que commentateur.

Ce que signifie le fatalisme, on peut le vivre dans le sport – et nulle part aussi clairement que dans l'irréversibilité des mauvaises décisions des arbitres. En allemand, on a inventé le mot magnifiquement absurde de *Tatsachenentscheidung*², le pendant passif du concept forcé de Fichte, *Tatbandlung*³, précurseur du syndrome d'hyperactivité en philosophie. En vérité, les décisions irréversibles des arbitres invoquent une disposition religieuse, ou plus exactement ontologique – la propension à se soumettre au pouvoir du factuel. Ce qu'il y a de piquant, ici, c'est que la soumission doit même s'accomplir lorsque tu as constaté de tes propres yeux que la décision était erronée. C'est impensable sans le respect abstrait de l'instance dirigeante, et encore plus sans le dressage qui permet de se plier sans protestation à la procédure et au diktat. (On pourrait réfléchir à une racine commune aux procédures juridiques, aux jugements de Dieu et aux règles du jeu.) Seule la soumission (« castration ») déclenche en l'homme la « réaction ontologique », c'est-à-dire l'acceptation d'un résultat, acceptation dans laquelle l'idée d'une révision n'apparaît plus.

À la lumière de ces réflexions, on voit clairement quelle aberration constituent les tentatives d'objectiver le rôle d'arbitre en faisant appel à des caméras placées dans les buts, à des preuves vidéo, etc. Le football, en tant que drame régulé du destin sur la pelouse, suppose trois équipes. Si l'on ôte à l'équipe en maillot noir sa liberté de siffler à mauvais escient, on a fichu le match en l'air.

Le « non » au référendum (en Irlande et ailleurs) est la forme de la révolte garantie par l'État. Autour de 1900, on aurait peut-être appelé ça la résistance féminine. Elle vise à jouer un mauvais tour au seigneur au moment où il s'est montré le plus magnanime. On le

1. Joueur, notamment, du Borussia de Mönchengladbach 1974, il était l'un des membres de l'équipe victorieuse de la Coupe du monde 1974.

2. Littéralement : décision créant des faits.

3. Action de fait.

surprend par la négativité là où il s'y attendait le moins. Pour une fois, la psychanalyse a raison : les hystériques sont à la recherche d'un maître pour pouvoir le tyranniser.

J'envoie à Sepp Gumbrecht quelques lignes pour son soixantième anniversaire. Il me répond qu'il n'y aura pas de grande célébration, que le 15 juin est cette année la date de la fête de fin de semestre à Stanford, si bien qu'il consacrera sa journée à ce grand événement. Trait plaisant, la cérémonie s'appelle le *Commencement Day*. On célèbre la fin du semestre comme un début, afin que chaque *freshman* voie ce qu'est la dialectique.

Comment se fait-il que, parfois, l'oreille retombe très volontiers de Wagner à Rossini, Donizetti ou Bellini lorsqu'il est question du chant ? Chez les Italiens, les choses sont d'emblée réglées sans la moindre équivoque. Le chant veut avant tout être un enchantement artistique, il est question de plaisir, pas de grand art. Le chanteur a besoin de hauteur, pas d'importance, et lorsqu'il chante sa note haute, tous les génies sont de son côté. Cela vaut en particulier depuis que Gilbert Duprez, lors d'une représentation de *Guillaume Tell* de Rossini, en 1837, a osé pour la première fois un contre-ut avec la voix de poitrine – ce fut la scène primitive de la culture moderne du ténor. Elle ouvrit aux hommes l'accès au royaume de l'hystérie – pour la partie féminine, une nouvelle apparence du phallus était établie. On en connaît la date au jour près, c'était un 1^{er} avril. Depuis, le mythe de la note d'un aigu impossible est au monde. Une année plus tôt, Adolphe Adam avait publié son *Postillon de Longjumeau* dans lequel on trouve une aria, « Mes amis, écoutez l'histoire », qui exige un contre-ré – c'était encore à l'époque où la voix de tête ou la voix mixte était une évidence pour les ténors italiens et français, raison pour laquelle on ne se posait guère de questions sur les frontières supérieures. Le légendaire Rubini atteignit, en fausset amplifié, des hauteurs allant jusqu'au contralto. En 1840, Donizetti tire les conséquences de la nouvelle situation et présente au ténor jouant le rôle de Tonio dans *La Fille du régiment* une aria comportant neuf contre-ut « authentiques ». Depuis, c'est parfois la musique la plus superficielle qui est presque injouable, en raison des exigences qu'elle impose à la bravoure des chanteurs.

Pour plus tard : « Théorie de la note de contre. » En se fondant sur les mots de W. H. Auden, pour qui « chaque contre-ut chanté juste contredit la théorie selon laquelle nous sommes les marionnettes passives du destin ou du hasard ». Ils sont cités dans la nécrologie, d'une sensibilité exemplaire et pourtant respectueusement critique, qu'a rédigée Jürgen Kesting sur Pavarotti, mort il y a exactement un an. Si même de tels ténors périssent, me suis-je dit depuis, de temps en temps, la cause de l'immortalité repose sur des pieds encore plus fragiles qu'auparavant.

L'un des premiers indices de l'existence d'un certain Shakespeare est une note polémique d'un poète répondant au nom de Robert Greene, qui dénonce le nouveau venu comme un *upstart crow* – une corneille parvenue. L'avertissement aux corneilles n'était pas vain, car la tempête arrivait sur des pattes de corneilles.

Dans *Loves Labour's Lost*¹, on lit : « Jeûner, étudier, ne pas voir de femmes, claire trahison du royaume de la jeunesse. »

Et dans *Comme il vous plaira* : « Le pantalon de la jeunesse... un monde trop large pour des jambes ratatinées. »

15 juin, Karlsruhe

Problèmes avec Lauda Air, pas pour la première fois. Assez grand retard. Du match entre la Turquie et la Tchéquie, juste les dernières minutes.

Comment les mythes des Lumières s'effondrent les uns après les autres : des psychologues de l'université de Buffalo établissent qu'après des traumatismes, le silence est souvent la meilleure thérapie. Par exemple, ceux qui se taisent ont plus rapidement digéré le 11 Septembre et ont ensuite été moins malades que les victimes de traumatismes auxquels on avait proposé des thérapies par la parole. Bien entendu, les organisations d'assistance font tout à présent pour empêcher la diffusion de ce point de vue. Il est possible que les

1. *Peines d'amour perdues.*

Orientaux, chez qui les questionnements gênants et la parole concernant des choses intimes sont proscrits, aient toujours été sur la bonne voie.

16 juin, Karlsruhe

Chacun le voit bien, il est grand temps de dissoudre l'Union européenne. Avec l'éventuelle fondation d'une UE2, les États participants auront une occasion de réfléchir plus précisément aux motifs de leur appartenance. Bien entendu, les nations du « non », les Irlandais, les Français, les Néerlandais, seraient les premières à vouloir en être encore une fois. Compte tenu des mauvaises expériences que l'on a faites avec eux, les Britanniques ne seraient pas réinvités pour une deuxième tentative.

La prise de position, tout juste annoncée, de cinq cents évêques catholiques – c'est-à-dire environ un cinquième du collège mondial –, en faveur d'une élévation du rang de Marie, n'est pas seulement remarquable par son fabuleux anachronisme (ce qui exige sans détour une théorie du temps propre dans les institutions calfatées), mais plus encore en raison du concept de « co-Sauveuse » qui doit désormais être employé à propos de la première dame de la chrétienté. Non seulement l'esprit de la division du travail s'applique désormais à l'artisanat de Dieu, mais l'esprit de l'égalité des droits et de la compétence égale des femmes a des conséquences dogmatiques. Le Vatican pourrait désormais fixer des normes pour les quotas féminins. Si l'initiative avait du succès, on servirait tôt ou tard au Nocherberg de Munich, outre la Salvator, une co-Salvator¹.

17 juin, Karlsruhe

Par une matinée froide me trottent dans la tête des réflexions qu'un gériatre reconnaîtrait sans peine comme les signes d'un début

1. La Salvator est une bière forte servie notamment dans les locaux souterrains de la brasserie Paulaner, sur le Nockherberg, une colline de Munich.

de radicalisme lié à l'âge. Par exemple l'idée d'une unité d'intervention morale rapide qui retirerait du circuit certaines fripouilles du style du grand Luigi Vampa, le noble brigand du *Comte de Monte-Cristo*.

L'élève de François Furet Patrice Gueniffey, auteur d'un livre considérable sur le 18 Brumaire¹ (que le site d'information littéraire *Perlentaucher*, un vaste bouillon de mi-culture, prend pour celui de Napoléon III), note à propos du fantôme de la « démocratie mûre » : « Nul n'y croit, mais personne ne songe à la rejeter. » On pourrait aussi considérer cette remarque comme une contribution à la théorie du « noble mensonge », selon laquelle les personnes auxquelles on a menti se seraient accommodées de leur situation dans un monde de promesses sans crédibilité. Mais si, en réalité, personne ne croit à la démocratie, que doit-on penser de citoyens qui font mine de prendre la Constitution au pied de la lettre ? Ils seraient tous des provocateurs rusés qui voudraient faire tomber le système en faisant comme s'ils croyaient à ses promesses tout en sachant qu'elles sont creuses. Seules des études systématiques menées sur les membres d'associations civiques et les participants aux congrès des partis permettraient de déterminer comment cela se passe. Le résultat serait probablement que dans la « démocratie mûre » la quantité de naïveté, de bravade et d'engagement sans ironie est bien supérieure à ce que les commentateurs désabusés osent soupçonner.

Keiko Sei raconte (conversations de table à Karlsruhe) qu'il existe en Extrême-Orient (Chine ? Japon ? Corée du Sud ?) des fabriques de textile spécialement dédiées à la fabrication de drapeaux israéliens et de bannières américaines, car les uns comme les autres comptent au nombre de ceux que l'on brûle le plus dans le monde. La demande, dit-elle, est constante, le carnet de commandes des entreprises est saturé. Quand il le faut, cet accessoire de l'expression spontanée de la colère populaire voyage en porte-conteneurs tout autour du globe.

Une substance portant le nom philosophique de Resveratrol empêche, a-t-on appris tout récemment, le vieillissement du cœur et

1. *Le Dix-huit Brumaire. L'épilogue de la Révolution française, 9-10 novembre 1799*, Paris, Gallimard, 2008.

agit globalement sur le corps d'une manière aussi avantageuse qu'une alimentation hypocalorique. Et ce, déjà, à des doses nettement inférieures à une bouteille de vin rouge quotidienne – car celle-ci, Dieu en soit loué, est le vecteur populaire de la substance en question.

19 juin, Karlsruhe

Fellinger souhaite que j'accepte, ne fût-ce que *pro forma*, de tenir l'éloge de Bruno Latour afin que la maison d'édition puisse rendre publique la nouvelle de la remise du prix Siegfried-Unseld pour cette année. Combien de temps faudra-t-il œuvrer avant que le prix Unseld ait une renommée analogue à celle du prix du Prince-des-Asturies, décerné hier, et qui cette fois-ci, pour la catégorie qui nous intéresse, l'a été à Tzvetan Todorov ?

20 juin, Karlsruhe

Hugo Ball dans son livre consacré à Hermann Hesse, à la veille de la Première Guerre mondiale : « Car tout ce à quoi l'on pouvait encore se fier, c'était les douleurs, la maladie peut-être¹. » Le reste, qui se croit en bonne santé, est une partie du délire de masse.

Encore une fois sur la question du référendum. Les spécialistes partent pour l'Irlande afin d'étudier « sur le terrain » les raisons du « non ». Ils trouvent un conglomérat de négativités aussi complexe que le chaos originaire. On entend des applaudissements en provenance de France, Le Pen parle d'une victoire historique du « non », et les quelques communistes restants l'imitent. Les fondamentalistes catholiques d'Irlande réitèrent leur crainte que Bruxelles n'ait voulu imposer sur l'île verte le système uniforme chinois. On dit que le leader des antieuropéens irlandais, Declan Ganley, aurait été financé par des sources américaines, on lui reproche d'avoir pu engager, pour la campagne électorale en faveur du « non », plus de fonds d'origine

1. Hugo Ball, *Hermann Hesse*, traduit de l'allemand par Sabine Wolf, Dijon, Les Presses du Réel, 2000, p. 143 (traduction modifiée).

opaque que tous les autres groupes réunis. Il nie être un agent des États-Unis et prétend avoir payé toute sa campagne sur ses propres deniers.

Arrivé de Francfort, le premier exemplaire de la *Theorie der Nachkriegszeiten*¹. Ce petit livre agacera les héritiers des systèmes mensongers français, dans les deux camps et, si la ruse de guerre fonctionne, fera sortir leurs partenaires allemands de leur cachette.

21 juin, Karlsruhe

Il est étrange de constater quelles énergies débordantes libèrent les victoires. Après celle des Turcs sur la pelouse de Vienne, on a, me raconte Regina, entendu toute la nuit les klaxons des corridas de voitures sur la Ringstrasse². Sur le Bosphore, les sirènes des navires retentissent sur l'eau comme si l'ère du Mahdi avait commencé. En de tels moments, le pouvoir des sentiments fusionnels devient tangible – communion par la chair de poule, socialisme aigu. Que ces épisodes, en règle générale, restent limités au format national ne leur ôte rien de leur énergie libératrice. Tous les hommes deviennent des frères quand on a marqué un but de plus.

Du point de vue de la *Critique de la faculté de juger* kantienne, les victoires au football se situent dans le champ médian entre le beau et le sublime. On tolère l'extase des supporters des vainqueurs parce qu'on perçoit, de l'extérieur, le danger des fusions nationales. On est heureux lorsqu'elles sont consommées par la culture de masse.

Selon Patrice Gueniffey, la ligne de la politique de Napoléon était inéluctablement fixée à partir de 1804 : il lui fallait en effet transformer de nouveau l'État « infréquentable », puisque régicide, qu'était la France, en une adresse acceptable pour le reste de l'Europe. Le premier État voyou des temps modernes, la France révolutionnaire,

1. Publié en France sous le titre *Théorie des après-guerres. Remarques sur les relations franco-allemandes depuis 1945*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Libella/Maren Sell, 2008.

2. Le grand boulevard extérieur de Vienne.

est redevenu à peu près sérieux en tant qu'empire. Il a pu provisoirement revenir dans le système de la politique d'alliance par mariages, bien que la marque d'illégitimité qui frappait l'usurpation de Napoléon n'ait jamais pu être totalement effacée.

Napoléon à Las Cases : « La vérité, c'est que je n'ai jamais été maître de mes mouvements, je n'ai jamais été tout à fait à moi... ! » Ainsi parle l'homme le plus puissant de l'histoire de l'Europe ! Au cœur de l'héroïsme, la conscience posthéroïque est déjà entièrement présente. Plus le héros est puissant, plus il comprend profondément que tout est décidé par les circonstances.

La remarque trop souvent citée de Hegel (« L'âme du monde à cheval ») doit être lue autrement. À l'âme du monde s'applique aussi la loi selon laquelle avoir une âme ne signifie pas être-pour-soi, mais être-pour-autre-chose, en conservant un minimum d'existence propre. C'est exactement cela, la médialité.

« Je n'ai jamais été tout à fait à moi », dit l'homme dont la vie n'a jamais été que guerre, entreprise, action, attaque.

Lorsque tout est presque déjà fini, le 1^{er} janvier 1814, Napoléon déclare aux députés inutiles qu'il va renvoyer chez eux peu après pourquoi il a pris sur ses épaules le poids de la dictature : « De quoi a besoin la France en cet instant ? Pas d'une assemblée nationale, pas d'orateurs : d'un général. Y en a-t-il un parmi vous ? [...] Qu'est-ce qu'un trône ? Quatre morceaux de bois doré, couverts d'un tapis de velours : mais, pour reprendre les mots de la monarchie : le trône est un homme et cet homme, c'est moi. »

22 juin, Munich

Pourquoi l'esthétisme est inéluctablement hostile à la vie : parce qu'il produit une aversion aux récits de deuxième classe. Qu'est-ce la vie quotidienne, sinon un récit de deuxième classe ? De nouveaux rideaux dans la chambre d'enfant, de nouveaux matelas dans la chambre à coucher, de nouvelles couleurs aux murs de l'entrée, 50 % de remise, c'est ça, le bonheur.

L'exercice agit comme un transformateur entre l'activité et la passivité. Qu'est-ce que la modernité apporte de neuf dans le monde ? Le concert, l'exposition, l'opéra, la lecture de romans, le théâtre, le cinéma, le sport comme spectacle – des formes d'exercice reprenant toujours la même figure : se rendre passif pour pouvoir devenir actif.

Dans le studio de remise en forme, une affiche montrant une femme couchée sur le dos qui s'exclame : « *Fit-moi !* »

Mercedes (chez Pagnol ?) : « J'étais jalouse de la mer. »

Si Munich brille, le Tegernsee brille à son tour. Deux belles heures avec les amis sur la terrasse de l'ancienne maison Furtwängler, puis retour en ville, où nous assistons à une représentation de *Così fan tutte* dans la mise en scène de Dieter Dorn, trois heures et demie les yeux rivés sur une interprétation inspirée et un phrasé musical subtilement élaboré. Après l'opéra, on va chez Schumann. Maria en bleu pâle, si charmante qu'à sa proximité il serait recommandé de porter des menottes (tu exagères déjà de nouveau). Hubert, jovial en veste d'intérieur à boutons de corne de cerf – pour un motif insondable, il m'en a offert un.

23 juin, Munich

L'*Encyclopédie* définit la mélancolie comme « le sentiment habituel de notre imperfection ». Les théories ultérieures l'interprètent comme la trace d'une perte démesurée. Si l'on regroupe les deux interprétations, on se retrouve face à la question de savoir quelle perfection on pourrait avoir perdue.

Selon des statistiques récentes, on compte en Allemagne huit cent vingt-six mille « millionnaires », c'est-à-dire des personnes possédant plus d'un million d'euros en fortune personnelle. Ils seraient 10,1 millions dans le monde. Selon l'usage courant du terme, ces gens ne sont plus, bien entendu, d'authentiques millionnaires, mais des riches ordinaires, le 1 % confortable de toute population. Ce que l'on appelait autrefois les millionnaires se sont décalés vers le haut, dans la stratosphère de la fortune, où l'on compte en cent fois, mille

fois plus que le simple million. Sur les réalités existentielles de ce tout petit groupe, nous en savons moins que sur les tribus perdues de l'Amazone.

26 juin, *Sils Maria*, {Hôtel} Waldhaus

Ton anniversaire provoque l'effet de penser à ceux qui pensent à toi...

De sa promenade matinale, Regina rapporte une fleur de gentiane qu'elle a déterrée avec ses petites racines, elle survivra quelques jours dans le verre.

Le voyage qui nous a conduits dans cet hôtel de montagne renommé n'était pas placé sous une bonne étoile. Après huit heures de route dans sa voiture personnelle, on n'aime guère être installé à une table peuplée d'une grande densité d'inconnus dont aucun ne vous a été présenté, et dont aucun ne se fait connaître. On n'apprécie pas non plus de se retrouver pris dans des conversations semblables à celles auxquelles on s'attendrait à la réception annuelle des industries de traitement du cuir.

Au monsieur de la réception, sans doute proche des propriétaires de l'hôtel, j'ai dit, alors qu'il nous guidait jusqu'à la salle à manger surpeuplée, que le chemin qui montait jusqu'ici durait autant qu'un vol pour New York. Il a pris cela pour un compliment et a répondu qu'effectivement on n'était pas situé au bord de la nationale et que seuls venaient ici des gens qui savaient l'apprécier. Le ton était ainsi donné, autocongratulation sur toute la ligne – d'après mes observations antérieures, un trait plutôt étranger aux Suisses.

Nous avons pu reprendre haleine après notre repli dans une très belle chambre en tour avec fenêtres sur trois côtés et vues royales sur le lac froid au bord duquel se promenait Nietzsche, six mille pieds, pratiquement mille huit cents mètres au-dessus de la mer, au-delà de l'homme et du temps, et sur les montagnes rocheuses au-dessus où il tâchait de se frotter à la dimension de l'anorganique. J'ai absorbé en moi les belles images en leur attribuant une double

valeur, parce que le droit de loger ici et de profiter de la vue sur l'extérieur constituait mes honoraires – délicat d'un point de vue fiscal, mais praticable entre gentlemen.

Comme tout hôtel auratique jouissant d'un beau cadre, le *Waldhaus* attire une clientèle d'initiés enthousiasmés par avance, qui n'auraient jamais l'idée de faire une allusion critique, si discrète fût-elle, qui pourrait contribuer à l'amélioration du confort dans le sens des normes contemporaines. Si l'on était critique, on n'irait pas avec le décor. On devrait en tenir compte lorsqu'on se rappelle que pendant de nombreuses années, été après été, Adorno a logé dans cette enclave de haute volée. Les vacances à pareille altitude sont affirmatives. Chez Adorno, la critique ne revenait qu'après le début du semestre dans la cuvette de Francfort – à cent douze mètres au-dessus du niveau zéro.

Je suis parvenu à broser un tableau à peu près acceptable dans ma conférence inaugurale pour les journées que Sils consacre à Hesse, et dans lesquelles il doit être question, cette année, de Hermann Hesse dans les nations européennes et extra-européennes. Pour ma « prestation », moitié lecture, moitié discours improvisé, j'avais préparé un montage de dix chapitres sous le titre *Le Curiste et ses frères – ou : la patientia de Hesse*. La palette va d'Ulysse, celui qui supportait tous les martyres, et Énée, le voyageur et narrateur sévèrement mis à l'épreuve, jusqu'à ces artistes de la souffrance que furent Montaigne, Rousseau, Heine, Nietzsche, Thomas Mann et Cioran – j'ai intégré trois extraits de la *Psychologia balnearia* écrite par Hesse en 1924 – au centre de l'ensemble, le combat grotesque du curiste aux nerfs affaiblis et du Hollandais aux joues rouges.

Après la conférence est venu me voir un homme qui s'est présenté comme prêtre, élève de Tillich et auteur de petits essais qu'il m'a déposés ultérieurement dans mon casier. La présence d'Adolf Muschg, d'Atsuko Muschg et de Volker Michels a permis des conversations comme entre amis.

Lors d'une promenade en forêt (encore et toujours avec des problèmes de genoux) me vient l'idée irrespectueuse que les conifères, notamment les épicéas, sont en réalité des plantes bêtes comme du

foin, mieux, qu'ils sont en vérité des herbes folles rassemblées en prairies hybrides. Des promeneurs crédules les prennent pour des forêts.

28 juin, *Sils Maria*

Nuit agitée en raison de l'altitude inhabituelle. L'hôtel est complet jusqu'au dernier recoin, les salles à manger sont aussi remplies qu'un réfectoire, beaucoup de chambres sont occupées par le FC Bâle, qui envoie ses footballeurs sur les cimes pour s'entraîner en altitude : de jeunes prolétaires semi-dépressifs qui forment un étrange contraste, à table, avec les bourgeois de culture fripés. Si le football bâlois était moins médiocre, me dis-je, les sportifs, qui se présentent en survêtement au petit déjeuner, seraient les maîtres des lieux. Dieu soit loué, les Suisses, jusqu'à nouvel ordre, n'ont pas encore besoin de grands succès au football.

Je continue ma lecture du roman de Dietmar Dath, *Die Abschaffung der Arten*¹. Je ne me suis pas encore fait d'opinion à ce propos, mais un sentiment se dessine, et va de pair avec une hypothèse : celle que le génie de l'auteur s'est fixé, cette fois, une mission impossible. Il pense sans doute que l'on peut transformer en genre de la haute-culture un genre de la sous-culture comme le roman de science-fiction. On n'y parviendrait qu'avec des lecteurs qui seraient chez eux des deux côtés. Or ceux-là n'existent pas. On comprend le risque : le roman de haute et de sous-culture tombe entre les genres. Il échoue des deux côtés – et c'est déplorable, parce qu'il aborde les deux côtés en virtuose.

30 juin, *Karlsruhe*

Retour dans mon appartement personnel avec un sentiment de soulagement. Des échos d'images de promenades au bord du lac de

1. « L'abolition des espèces ».

Sils, et d'un troupeau de petites chèvres brunes traites par une jeune paysanne en robe rouge. Des images ? Des visions, non pas d'un temps à venir, mais d'un temps perdu.

3 juillet, Karlsruhe

Journée pluvieuse. On lit que le conseil des Droits de l'homme des Nations unies a accordé à la « protection des sentiments religieux » la primauté sur la liberté d'opinion. Une date historique. L'idée de protection a atteint le plus haut niveau. Désormais tout devient immunologie. Le monde est la somme de tous les protectionnismes. Dans la plupart des cas, les protectionnistes eux-mêmes ne s'en rendent pas compte parce que les relations bienveillantes, dans la mesure où elles se protègent réciproquement, produisent l'apparence de ne pas avoir besoin de protection.

Sur je ne sais quelle chaîne régionale un film ennuyeux sur Jean Moulin. Un défilé des clichés habituels sur le gouvernement de Vichy, la Résistance, de Gaulle, le patriotisme conspirateur, citations remontées des enfers des mensonges de gauche et de droite qui tiennent le pays dans leurs serres depuis 1944.

5 juillet, Karlsruhe

Nicolaus Sombart est mort à l'âge de quatre-vingt-cinq ans dans une clinique de Strasbourg. Le soleil brille. Des enfants jouent sous les arbres, devant la fenêtre.

Le soir chez Uta, pour un anniversaire retardé, avec cuisine arabe. Cadeaux : *Le Comte de Monte-Cristo* avec Depardieu, déjà passablement obèse, sur DVD, et un whisky rare provenant d'une distillerie en Bavière.

6 juillet, Munich

Réapprendre par le contexte. La maxime *mens sana in corpore sano*, souvent récitée d'un ton martial, signifie chez Juvénal (*Satires*, 10, 356) : « Il faut prier qu'un esprit sain se trouve dans un corps

robuste. » Ça n'a rien d'une devise de professeur de gymnastique, c'est un propos moqueur face à l'expérience, déjà bien connue des Romains, du fait que l'esprit et le corps suivent des chemins séparés depuis très longtemps.

Idoménée, donné aujourd'hui pour la dernière fois dans la mise en scène de Dieter Dorn au Cuvilliés-Theater, propose une action qui s'oppose diamétralement à la mythologie œdipienne : le roi de Crète, se retrouvant en détresse en mer sur le trajet qui le ramène à Troie, jure de sacrifier au dieu Poséidon la première créature vivante qu'il rencontrera une fois qu'il aura débarqué sain et sauf sur la plage – or il s'agit de son propre fils, Idamante.

On pourrait se demander à quelles généralisations on aurait eu droit si Freud avait été plus admirateur de Mozart que lecteur de Sophocle – ce qui, sur le terrain viennois, n'aurait pas été en soi une hypothèse absurde, simplement peu plausible au regard du fait que Freud n'avait aucun goût pour la musique. Mais imaginons un Freud musical, un Freud qui eût compris l'événement *Idoménée* : alors, la crainte éprouvée par le fils à l'idée d'être sacrifié par le père passerait aujourd'hui pour le conflit fondamental de l'appareil psychique et la psychanalyse devrait s'efforcer de résoudre, chez les névrosés, le complexe d'Idamante – ce qui dure, à coup sûr, plusieurs années, et même, à vrai dire, toute une vie.

Deleuze et Guattari auraient écrit un *Anti-Idamante*, probablement un meilleur livre que celui qui les a rendus célèbres ; Sartre, qui a grandi sans père, aurait expliqué dans son autobiographie pourquoi il était inanalysable – il lui manquait la menace fondamentale ; dans les communautés d'habitation soixante-huitardes, on aurait pratiqué des analyses sauvages dans lesquelles l'absence de crainte d'être sacrifié par le père, que l'on pouvait constater chez quelques colocataires, aurait été démasquée comme une défense petite-bourgeoise à l'égard de sentiments authentiques.

Après la représentation, on donne une petite réception avec le metteur en scène et les chanteurs, derrière la scène ; j'y félicite Annette Dasch (dans le rôle d'Électre) et Juliane Banse, qui avait interprété Ilia, un acte de parole en réalité absurde, car si les chan-

teurs, après la fin du spectacle, semblent certes présents parmi les gens qui les célèbrent, ils sont en réalité dans un royaume intermédiaire dans lequel ils perçoivent invités et collègues comme des taches de couleur causantes. Puis nous sortons prendre l'air de la nuit. Une petite promenade avec les amis jusqu'au marché aux victuailles pour terminer la journée à la munichoise, avec une bière rafraîchie aux bâtons de glace.

8 juillet, Karlsruhe

Inutile d'envisager dans les deux semaines qui viennent une reprise du travail sur *Tu dois changer ta vie*. D'ici là, je devrai me contenter d'inspecter des matériaux et de déposer des moellons au bord de la rampe d'accès.

Dans quel sens le génie est un autre état de timidité : on pourrait le montrer à l'exemple du jeune Kafka. Je lis chaque jour quelques chapitres de l'excellente nouvelle biographie de Kafka par Reiner Stach, dont la seule chose déplaisante est l'ampleur des histoires relationnelles névrotiques (« Kafka, les années de la décision¹ »). Que faire si, pour l'amour de Kafka, on ne tient même pas à connaître Mlle Bauer de plus près ? Je donnerais pas mal pour ne pas avoir tant en apprendre sur les contorsions et les manœuvres d'évitement de Kafka. Stach sait bien entendu à quoi tient la misère du biographisme, mais la connaissance de cette tentation ne le met pas à l'abri d'y succomber. Sa meilleure intuition semble être l'idée qu'il existe certes une écriture autobiographique chez Kafka (ce qui serait une banalité), mais plus encore une vie littérisée – et avec ce renversement, on sort du cercle trivial. On est dédommagé du caphanium de l'histoire personnelle par des phrases comme celle où l'on dit que lui, Kafka, l'auteur, aura toujours voulu être au sein de sa seule demeure authentique, celle de l'« enfer éternel des écrivains réels ». Kafka en savait suffisamment sur Kleist, sur Dostoïevski, sur Flaubert, pour vouloir être éreinté à leurs côtés, et uniquement à leurs côtés. Cette exigence

1. *Kafka – Die Jahre der Entscheidungen*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 2002.

produit l'altitude depuis laquelle il fait le compte rendu de sa propre non-existence sociale, de son insuffisance vitale, de son échec humain, comme s'il s'agissait du prix normal de son élection littéraire.

Ne pas oublier : au début, Gregor Samsa pensait que sa métamorphose en cafard n'était sans doute qu'une conséquence du surmenage. Qu'il suffirait d'une grasse matinée pour reprendre figure humaine. Le drame commence au moment où l'on est assis, scarabée reposé, dans sa chambre, et où l'on comprend qu'il n'y a pas de retour.

Choix d'objet aux sommets de la prééminence politique : il faut imaginer Sarkozy en petite mascotte d'une intelligente essayiste de l'existence qui se promène vers l'Élysée comme une touriste escaladant le Cervin en chaussures d'été. Lors de cette promenade, la domination du choix des dames est évidente. La balade de shopping se poursuit lorsque l'humeur de l'acheteuse se transforme. Le charme de la femelle alpha mène au-delà du partenaire actuel dès qu'il devient un ancien détenteur du pouvoir. Comme ils étaient naïfs, Sartre et Beauvoir, lorsqu'ils introduisirent, à propos de l'économie de leur relation, la distinction entre « amour nécessaire » et « amour contingent »¹. Une génération d'amants fidèles-infidèles s'est ainsi réparti ses repas. Si je suis le plat principal, tu as le droit de choisir la garniture. Mais fais attention, l'amour dont nous parlons à présent n'est ni nécessaire ni fortuit. Il est stratégique. Même un chef d'État qui porte dans sa poche la clef de la bombe atomique ne dépasse pas le statut d'un entremets.

L'auteur devrait revenir en scène et dire : que ma volonté soit faite. Qu'est-ce qui se fait en réalité ? Un professeur fatigué, enfoncé dans le fauteuil, se dit qu'il serait bon de caresser un chat. En voir passer un serait déjà un gain. Il pourrait au moins emporter un peu de sa vitalité.

13 juillet, Althütte

Les mois sans « r », la foi dans les classiques est impossible. Et pourtant c'est justement l'époque où les gens se ruent vers les festi-

1. En français dans le texte.

vals et vers les plages. Il faut se les représenter allongés dans les salles de concert comme sur des draps de bain.

Marie d'Agoult décrivait en ces termes la première impression que lui fit « l'apparition » de Franz Liszt, alors âgé de vingt-deux ans : « ... l'air distrait, inquiet et comme d'un fantôme pour qui va sonner l'heure de rentrer dans les ténèbres¹... » Heureuse époque où il suffisait d'avoir l'air maudit pour être aimé de l'une des femmes les plus intelligentes et les plus belles de la décennie, sans exclure un détachement ultérieur.

À cinquante-quatre ans, Liszt reçut les ordres mineurs et la tonsure. Désormais, il se fit appeler « abbé ». L'entéléchie romantique était achevée, le virtuose était revenu au clergé.

Je lis une thèse douteuse sur le thème du virtuose du diable, qui n'a pas grand-chose à offrir à part des allusions conventionnelles à Paganini. L'auteur n'a aucun sens de la teneur artistico-métaphysique du pacte avec le diable comme procédure de prise de pouvoir de l'art moderne. Les messages décisifs sont apportés par des messagers boiteux.

15 juillet, Karlsruhe

Et si la vie était un *casting show* ? Ne voit-on pas partout en marche la recherche de candidats adéquats pour les places supérieures ? Si ce n'est que les appels à candidatures se font de manière occulte et que les candidats ignorent dans quel domaine on cherche la star.

Profession : spécialiste des systèmes de faïence non périodiques.

16 juillet, Bonn

Réception du prix d'orateur Cicero, dans l'ancien bâtiment du Parlement, presque rempli jusqu'à la dernière place. « Dans cette haute maison », comme avaient coutume de dire les orateurs en ces lieux, on doit donc, avec le plus grand sérieux, dire de bonnes choses

1. Marie d'Agoult, *Mémoires, souvenirs et journaux*, Paris, Mercure de France, 2007, p. 21.

sur mon travail et son auteur. Le protocole prévoit que je me livre, en contrepartie, à une sorte de confession créative. J'ai à cette fin une petite pièce de conférence de trente minutes *in petto*, expérimentée ailleurs, où je revendique pour la philosophie la différence, commentée par Roland Barthes, entre l'écrivain qui produit un texte absolu, et l'écrivain, qui produit un texte utilitaire. Le texte philosophique ne peut pas atteindre le caractère absolu du texte littéraire, excepté les hauteurs de la prose nietzschéenne et sartrienne, mais il est capable de s'en approcher jusqu'au point où l'on puisse aussi en faire une lecture esthétique. La prose philosophique participe des techniques de bonheur syntaxiques que l'on appelle littérature.

Le prix consiste en un buste de bronze du rhéteur sur un socle de bois.

Bazon Brock et Gert Ueding tiennent les discours d'éloges au lauréat, Bazon en me situant, du point de vue physiognomique, dans l'univers de Rembrandt, Ueding en faisant apparaître l'art du discours comme une fonction sociale. Recevoir des éloges n'est pas mon fort.

« S'il se caractérise par le privilège du *parcours* sur *l'état*, le récit est délinquant¹. » (Michel de Certeau.)

Cela ne semble pas être vrai dans tous les cas, car la fonction primaire du récit, comme l'a montré Greimas, est curative. L'histoire racontée sert d'abord à la réparation. Elle commence par une situation que rien ne trouble : il était une fois un village heureux... Elle raconte ensuite l'irruption de la perturbation : un jour arriva dans le village un cavalier étranger aux cheveux roux... Elle s'achève avec le rétablissement de l'état antérieur avant son bouleversement : la fumée monte de nouveau des cheminées, la paix est revenue. Le récit devient criminel lorsqu'il abandonne l'idée du rétablissement pour ne plus décrire que des chemins, des perturbations, des irruptions de rouquins.

1. Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien*, t. 1 : *Arts de faire*, Paris, Gallimard (Folio Essais), 1990, p. 190.

19 juillet, Altbütte

Je passe mon temps avec une étude sur Pavlov, l'homme qui faisait saliver les chiens, dont je suppose que je peux avoir besoin pour le chapitre final du livre sur l'exercice. Pour Pavlov, les phénomènes du conditionnement et de l'acquisition de la discipline étaient significatifs parce qu'ils devaient être mis en œuvre dans la production massive de l'homme nouveau. L'objectif de la neurophysiologie soviétique était donné à l'avance sur le plan stratégique : elle devait servir à la naturalisation de l'éthique. Selon les hypothèses de Pavlov, le comportement éthique repose avant tout sur la capacité à inhiber les impulsions et les réflexes. Cette capacité a été façonnée, dans le Vieux Monde, par l'État, l'inhibiteur universel. Cet État, l'homme nouveau le rendra superflu parce qu'il portera en lui-même le système d'inhibition.

Tchernitchevski avait déjà annoncé quelque chose d'analogue dans son roman *Que faire ?* en 1864. L'homme de demain ne peut être qu'un fakir qui a dépassé la contrainte extérieure par le biais de l'intérieure. Rametov, le héros du livre, dort sur la planche à clous et respecte un régime rigoureux, il tient entièrement sous son contrôle ses impulsions sexuelles. L'intelligentsia russe pratique les Lumières en étudiant les « réflexes du cerveau ».

« Mais je décidai quant à moi de devenir spécialiste des sciences de la nature » – cette phrase virtuellement omniprésente inaugure les biographies d'innombrables jeunes hommes de cette époque. Chez eux, épinglez des grenouilles est une passion, ils crucifient des nations entières de grenouilles pour le bien de l'humanité – il faut avoir entendu Bazon Brock s'exprimer sur ce sujet-là ! L'un de ces bienfaiteurs *in spe* était Pavlov, qui avait été éduqué au grand séminaire. Son ambition humaine en fit l'un des pires tortionnaires d'animaux de l'histoire, qui pratiqua la vivisection à grande échelle. Ses tristement fameuses expériences sur le flux de la salive paraissent aujourd'hui aussi grossières que si l'on avait voulu analyser les parties d'une montre en lui tirant dessus à coups de fusil.

Le phénomène Napoléon : un monument à l'aveuglement français de l'impératif maritime. Les souvenirs populaires d'un homme qui

venait d'une île et termina sur une île sont par nature romantiques, à supposer qu'il ne puisse y avoir de romantisme que sous la forme de l'amour de la cause perdue. Le plus grand effet produit par Napoléon n'a pas été provoqué par ses victoires, mais par ses défaites. Il a parachevé le romantisme en mettant au monde la forme flamboyante de la débâcle. On comprend pourquoi les Allemands se sont attachés à cet exemple. Si la politique est déjà destin, alors sa mission était de mettre encore une fois en scène l'échec de l'assaut contre le reste du monde.

Quelqu'un a-t-il remarqué que la théorie de Lacan sur la mise en place de l'ordre symbolique au « nom du père » est une citation mutilée de la formule chrétienne « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit¹ » ? La doctrine ne pouvait connaître le succès que sous forme de demi-citation magique, puisque dans la France laïque il ne vient à l'idée de personne de la compléter.

On devrait avoir vu, depuis, qu'elle sème la folie – la folie, parce qu'elle est alimentée par des énergies opaques et inavouables –, le cryptocatholicisme de Lacan multiplié par le cryptojudaïsme de Freud : personne ne peut en comprendre le produit. Bien entendu, les jeunes gens de 1930 savaient depuis très longtemps que le père est une fiction, un paravent de l'anarchie et du néant. Malgré tout, ou pour cette raison même, beaucoup se sont accrochés à l'affirmation qu'à l'avenir les choses n'iraient pas non plus sans cette fiction. On était condamné à vouloir simultanément ce que l'on ne peut avoir ensemble, le fait de percer à jour la fiction, et sa validité intacte. On voit souvent se réfugier auprès de l'autorité celui qui pressent et redoute sa vacuité. Est enclin à surpasser le père celui qui n'en a pas eu un crédible, ou n'en a pas eu du tout.

Le voilà désormais, le fils moderne revendiquant un monde stable. Il bondit sur l'estrade et décrète : c'est moi qui décide ce qu'est un père ! On voit aujourd'hui que les grands nihilistes catholiques du xx^e siècle, Carl Schmitt et Lacan, étaient dans le même bateau – des usurpateurs qui faisaient mine de vouloir défendre l'ordre légitime.

1. En français dans le texte.

Sur les perplexités de la conscience malheureuse au début et au milieu du xx^e siècle, on en apprend plus par le biais de la comédie de la « piété comme si » à l'égard du père, celle de la psychanalyse et du droit (témoin principal tardif : Pierre Legendre) que par toutes les autres fabrications intellectuelles, qu'elles proviennent de Californie, de Nanterre ou de Francfort.

22 juillet, Karlsruhe

Les premières nouvelles pages du chapitre de conclusion de *Tu dois changer ta vie* sont sur l'écran. L'auteur est revenu.

23 juillet, Karlsruhe

A-t-on saisi tout le piquant de l'arrestation de Karadžić : que ce meurtrier de masse recherché depuis des années ait pu se dissimuler si longtemps sous l'« identité » d'un guérisseur ? Une grande journée pour la Justice, lit-on dans tous les journaux, on oublie d'ajouter : une mauvaise pour la médecine alternative !

24 juillet, Karlsruhe

Summer in the city. À la télévision, le grand discours de Barack Obama devant la colonne de la Victoire à Berlin – une étude, reprenant la rhétorique biblique de l'accomplissement, sur le thème : *This is the moment* – ou : Le temps est venu.

Il me reste ici quelques journées de soleil et de travail où l'auteur et le vélocipède tentent leur chance simultanément.

26 juillet, Karlsruhe

Selon des résultats de travaux archéologiques, c'est il y a cent mille ans que sont apparus les premiers outils de creusement, de simples cannes à crochet. Pour les deux cents dernières années, on a inventorié sept cent cinquante variantes de pelles.

6 août, *Leutschach, sud de la Styrie*

À l'occasion de la mort de Soljenitsyne, Arte diffuse d'assez vieux documentaires sur son combat avec le Moloch soviétique. Je l'avais toujours considéré uniquement comme un prophète moralisateur agrippé à des modes de narration dépassés. Qui aurait soupçonné qu'un pouchkinien se fût caché en lui ?

Les vieux enregistrements le montrent : Soljenitsyne ne veut jamais être « sympathique ». Il renonce à toute espèce de charme, il ne connaît aucune prévenance. Son sérieux et sa « religiosité » qui perce jusqu'à la surface l'en empêchent. Il ne peut imaginer qu'il y ait aussi une vérité dans le charme. Quand on le voit, on peut se faire une bonne idée de ce à quoi pouvait ressembler Tolstoï âgé, un ancien grand artiste transformé en vieux doctrinaire grincheux, constamment occupé à proclamer je ne sais quelles âneries. Soljenitsyne se situe bien entendu dans la tradition du roman russe, où l'on étale ses prétendus sentiments devant les autres comme du poisson au fumet suspect sur les éventaires du marché hebdomadaire. Il ignore la recommandation d'être discrètement religieux, de la même manière qu'on contracte une assurance-vie sans l'ébruiter. Un homme qui parlerait chaque jour de ses assurances serait un repoussoir.

Mais peut-être de telles objections sont-elles caduques si l'on tient compte de ce qu'a vécu Soljenitsyne. Il était de la partie lorsque l'âme russe a quitté le souterrain de Dostoïevski pour entrer dans les cercles infernaux de Staline. Elle s'est alors imaginé qu'elle pourrait atteindre le salut en prêtant assistance à la diablerie. Quand on témoigne d'une telle aberration mentale, on n'a pas à s'arrêter aux critères d'un public en quête de divertissement.

7 août, *Leutschach*

Le chapitre consacré aux exercices des modernes prend à présent rapidement des contours. Après de longs travaux préparatoires, la deuxième section ne paraît pas difficile à maîtriser, la troisième n'apporte plus que des déductions en pente libre. Mon travail de scribe

de l'auteur non identifié sera bientôt terminé. *Tu dois changer ta vie* devient inéluctablement un livre pour les catacombes. On soupçonnerait n'importe qui d'en être l'auteur, sauf l'ogre infrisable que l'on a parfois vu la nuit à la télévision, où il paraît assez souvent tourmenté, et parfois plein d'humour. Je renoue à ma manière avec le paradoxe de Pétrarque : un refuge dans le Vaucluse, les lauriers à Rome.

18 août, *Leutschbach*

Je ne sais quel homme d'affaire dit : il est dans l'ADN de Londres d'être la métropole financière du monde – pourquoi ? Parce qu'elle l'a déjà été il y a cent ans. On pourrait tout aussi bien affirmer qu'il est dans l'ADN des Français et des Allemands de ne pouvoir établir une place financière de même puissance sur le continent.

24 août, *Karlsruhe*

Je n'ai pratiquement rien vu des Jeux olympiques, et cela ne me manque pas. Un hasard a voulu que j'assiste, à la télévision, aux pyramides humaines virtuoses données pour la fête finale au stade de Pékin. Images typiques. Elles prolongent l'ornementation de la masse avec laquelle les régimes totalitaires manifestent depuis 1936 leur idée du rôle de l'individu dans la communauté. « L'ornement de la masse » de Kracauer continue à fleurir : l'individu est un pixel sur le tableau de l'État total.

Ce que disait à l'époque Ines Geipel dans l'émission sur le dopage progressif semble s'être réalisé. Pratiquement aucun sportif n'a été contrôlé positif à Pékin, bien qu'aucun observateur compétent n'ait eu le moindre doute sur le fait que cela allait être le plus grand show sur la drogue depuis que le premier mangeur d'ergot de seigle a lancé une pierre. Nulle part l'impératif de ne pas se faire prendre n'est respecté avec autant de rigueur qu'en Chine. Encore quelques rééditions des Jeux, et le classement des nations sera remplacé par celui des laboratoires.

29 août, Karlsruhe

Balzac écrit dans *Le Frère d'armes* qu'il y a dans la femme quelque chose que l'on pourrait qualifier de plus féminin encore que la femme elle-même. De quoi s'agirait-il, sinon de méchanceté sensorielle, comprise comme volatilité ?

Dieu est plus grand – lu en termes sportifs : la tradition positive exige de penser Dieu plus grand que tout état concret. C'est le pain quotidien de la piété. Vient ensuite la théologie mystique, qui nous invite à Le penser de manière plus négative que n'a pu le faire la simple religion, et, dans cette mesure, plus grand. L'athéisme fait un pas supplémentaire en Le pensant comme le plus grand qui soit, pour Le nier ensuite dans toute Sa grandeur – ce qui est plus grand désormais, c'est la liberté de toute représentation et non-représentation de « Dieu ».

On peut mener de tels jeux à l'infini. Dans les milieux intéressés, on les répète depuis des siècles – non pas qu'ils soient sans résultats, au contraire. Les deux camps, théistes comme athéistes, doivent leur condition mentale, leur tonus de conviction, leur forme rituelle, que les naïfs appellent « la foi », à la circonstance que plusieurs fois par semaine, éventuellement chaque jour, ils s'exercent sur ces appareils d'entraînement que sont « Dieu » ou « Non-Dieu ».

Je trouve chez Kampitz l'indication que Sartre aurait converti l'idée trotskiste de révolution permanente en exigence de conversion permanente. Le mot « permanent » relève de la théorie de l'entraînement. Il implique un avertissement : le simple fait que tu te sois produit, jadis, en révolutionnaire, ne suffit pas, tant s'en faut, à ce que tu sois en forme aujourd'hui. Si être-là signifie être-en-forme, tout dépend de la régularité des exercices. Le monde appartient à ceux qui sont entraînés.

René a franchi le cap de la chimiothérapie depuis quelques semaines, chauve comme un fœtus, assez souvent déprimé, mais parfois, lorsque nous bavardons au téléphone, de nouveau allègre comme un chien de six semaines. Nous prévoyons à présent de passer des journées ensemble en Corse.

30 août, Karlsruhe

Plongé, d'un bond prudent, dans le dernier chapitre. Le compte à rebours a commencé. L'image me paraît adaptée, car avec ce livre c'est une fusée que l'on mène à la rampe et qui pourra bientôt décoller. Les meilleurs lecteurs suivront un certain temps du regard le rayon de flammes qu'elle produira au décollage. Ce livre devrait transformer le discours sur l'éthique dès qu'il aura lâché ses satellites. Ils feront le tour de la Terre, parfois si clairs qu'on pourra les voir traverser le ciel en plein jour. Le satellite « exercice », le satellite « tension verticale », le satellite « immunité ».

3 septembre, Karlsruhe

Reçu de Suhrkamp la dixième édition des *Règles pour le parc humain*. Je signe la pétition contre l'arrestation de défenseurs des animaux en Autriche. Un don assez important à une association de défense des droits de l'homme à Aix-la-Chapelle, qui lutte contre la peine de mort appliquée aux enfants et aux jeunes en Iran.

Évolution du jour au lendemain. Aller se coucher en singe, se réveiller en humain.

Richard Rorty cite une définition de la Théorie critique : « *to clothe resentment in jargon* » – « revêtir le ressentiment de jargon prétentieux » (*Achieving Our Country*, p. 127). La formulation est d'Allan Bloom, le dandy et philologue de l'Antiquité, un homme suspect qui aime à se montrer en compagnie de jolis fils de millionnaires. Rorty ne la reproduirait pas s'il ne la jugeait pas exacte. Il se garde bien de dire auprès de quels auteurs européens de notre époque ses jeunes collègues américains ont appris cet art.

7 septembre, Karlsruhe

Les soucis cambriolent l'appartement et ouvrent grand les tiroirs.

Le soir un des nombreux talk-shows politiques à la télévision, avec Lafontaine & C^{ie}. Une image me passe par la tête : des vampires

dont on ne vient plus à bout avec un crucifix et de l'ail. Ces agents du vide qui nous aspirent goulûment, ces délégués de millions de lacunes se coincent un balai entre les jambes et galopent à travers les nuages jusqu'à ce qu'ils arrivent au consensus.

Toujours les antibiotiques.

Wolfgang me montre les « cahiers de conversation » de Beethoven. Un grain de poussière de génie semé dans un désert de banalités.

Je lis les épreuves de *La Folie de Dieu*, horrifié par les nombreuses fautes que ni le traducteur ni les correcteurs n'ont relevées.

11 septembre, Karlsruhe

La première version de *Tu dois changer ta vie* est terminée, à quelques lacunes près. Il manque la conclusion.

Cède à bon prix artistes d'occasion (conseillers, politiciens, modérateurs, guérisseurs, etc.).

Pour éviter des imitations indésirables, tu dois veiller à ce que nulle part dans tes livres n'apparaisse un jargon susceptible d'être copié. Celui qui veut prolonger le travail en se fondant sur tes impulsions doit partir de questions de fond ou de l'atmosphère qui entoure le travail. On a affirmé que les véritables auteurs n'étaient pas des rédacteurs de livres mais des fondateurs de discours – qu'ils avaient exploré de nouveaux continents au profit de la parole, de la même manière que Freud a permis de parler du rêve, Adorno de la mélancolie de gauche, et Foucault de l'archive. Rien ne pourrait être plus faux. Les véritables auteurs sont seulement ceux qui ont empêché la naissance d'un discours. Tu dois décourager l'imitation avant qu'elle ne devienne le maître des lieux. Une fois qu'elle s'est mise en marche, les dommages ne sont pas réparables. Dans les dernières décennies, les discours simplement imitatifs ont détruit les sciences humaines des deux côtés de l'Atlantique, ils ont étouffé la grande littérature en l'écrasant sous des systèmes de palabres plus prévisibles que n'importe quel anticyclone des Açores. Plus jamais de discours.

13 septembre, île Rousse, Corse

Le vent soufflait si fort sur la côte nord-ouest de l'île que l'avion en provenance de Strasbourg ne pouvant atterrir à Calvi a dû être dérouté sur Bastia. Avec l'aide de Laurent, l'amical ami de la maison, nous sommes arrivés à la villa aux alentours de six heures. D'emblée, on sent le problème de l'atmosphère d'une propriété aussi somptueuse : elle est un rien trop grande, et qui plus est trop fortement définie par le goût classique du maître de maison pour que les visiteurs puissent se sentir chez eux dès le premier coup d'œil. Mais soit, c'est la mission de l'invité que d'animer une maison qu'on lui a aimablement confiée. Dans vingt-quatre heures nous nous serons acclimatés. Alors nos affaires traîneront dans l'entrée presque comme à la maison, c'est avec un peu de laisser-aller que l'âme commence à s'insuffler. À la fin du mois, qui sait, la maison rayonnera comme l'étable de Bethléem après le départ de la Sainte Famille.

Un voyageur qui n'a pas d'emblée l'esprit à jouir de ses impressions (*conduite esthétique*¹) apporte partout sa réalité personnelle. Elle est dans un premier temps plus forte que les beaux paysages, les espaces cultivés, les arômes méridionaux. Il défait ses bagages, lui-même se sent comme une valise en plomb, il rumine les perplexités qu'il a introduites avec lui dans le pays. Le vent chaud, les montagnes et la mer n'allègent en rien son lourd bagage.

Après la première nuit le présent surgira, puis on verra les fleurs épanouies, la mer vert argent, les rochers gris.

Plus tard dans la soirée un chat maigre fait son apparition à la porte de la terrasse, et se tient à nos côtés, comme un hôte supplémentaire. Nous lui donnons les restes, émus par sa visite inattendue et poussée par la sûreté de l'instinct, comme on serait ému de retrouvailles avec un lointain parent.

1. En français dans le texte.

14 septembre, île Rousse

Boulet que nous traînons avec nous dans le pays : dans quinze jours, on célébrera pour la sixième fois l'anniversaire de la mort de Siegfried Unseld. Ce jour-là, le prix Unseld doit être décerné pour la troisième fois dans une salle de l'université de Francfort. Mon accord *pro forma* à l'idée de faire l'éloge de Bruno Latour – qui à l'époque fut l'élément décisif dans le fait qu'on lui ait attribué le prix – est devenu une obligation *de facto*, Suhrkamp n'a plus laissé le poisson se détacher de la ligne. Je sais à présent ce qui a occasionné ma mauvaise humeur à mon arrivée : l'idée de cette mission acceptée et qui va gâcher ces vacances était plus forte que le *genius loci*.

Bruno, auquel j'avais demandé des données biographiques, ignore ma requête. Au lieu de cela, il m'envoie une photo d'une bizarrerie discrète qui montre ses parents lors de leur voyage de noces, en 1930, au bord de l'un des lacs de la Haute Italie – ce qui constitue presque un rébus si l'on tient compte du fait que leur fils ne vit le jour que dix-sept années plus tard. Comme s'il voulait me signaler : comprendre le phénomène Latour signifie réfléchir aux alliances bourguignonnes. On pourrait construire sur ce thème le discours de la remise du prix à Francfort.

Dans son livre *Jubiler*¹, une sorte de plaquette privée parue pour les deux mille ans du christianisme, Bruno pose cette question : le monde est-il donc si peu de chose qu'on doive lui ajouter une transcendance ? Dans cet essai sur les tourments de la « parole religieuse », il pénètre au sein d'un domaine où aucun de ses contemporains n'a séjourné avec autant d'obstination. Il cherche le point où, dans la relation avec les jeux de langage pétrifiés de la religion, s'ouvre la possibilité de donner une autre forme au plasma évangélique. La plus forte thèse de Latour : il faut inventer pour rester fidèle à la vérité. « *L'invention fidèle* : voilà, je m'approche enfin de la source, du *modus operandi* de tous les récits². »

Quand, dans *Tu dois changer ta vie*, on dit que croire signifie s'exercer, Latour dit : croire, c'est varier. On ne croit que ce que l'on peut

1. Bruno Latour, *Jubiler ou les tourments de la parole religieuse*, Paris, Synthélabo, 2002.

2. *Ibid.*, p. 132.

aussi dire autrement et toujours de nouveau autrement. En quête du vrai langage, nous arrivons en dernier lieu au plus près de la variation créative. Pour ce qui concerne notre propre cause, nous devons être polymythiques. Latour professe un effet Bultmann retourné à cent quatre-vingts degrés : au lieu de dé-mythologiser, on doit multiplier les récits – pour autant que ce sont des déclarations d’amour. Exercice et variation convergent, les orateurs en chaire le savaient aussi bien que les compositeurs. Ce que l’on appelle « religion » est un complexe d’études que l’on peut pratiquer aussi bien sur le plan intime que sur le plan collectif. L’étude musicale devient la forme artistique quand deux conditions sont remplies : le pianiste doit avoir foi dans le piano, et le piano doit avoir foi dans le pianiste. Il en va de même avec le rituel. Les croyants vont à la messe (à l’exercice d’agonie) et la messe (l’exercice d’agonie) envahit les croyants.

La thèse hérétique fondamentale de Bruno : un individu peut être toute l’Église. À supposer que l’individu agisse conformément à la réflexion suivante : le substantif « esprit » ne contient pas plus que le verbe « renouveler ». Alors le mot « Dieu » ne contient rien de plus que le participe présent « engendrant la proximité » ou : « ouvrant le monde ». Dans l’Église de Latour, une phrase comme celle-ci est parfaitement plausible : « Saint Friedrich, apprends-nous à prier. » S’il s’agit de se consacrer sans réserve à un monde débordant de richesse et absorbant l’au-delà, alors Nietzsche est l’un des plus grands maîtres. La marche de l’esprit mène du tombeau vide au ciel vide et, de là, ici, dans la pléthore des références.

« L’éternité, c’était hier, nous ne l’avons pas compris. Les temps étaient accomplis ; nous avons vécu dans l’absence¹. »

15 septembre, île Rousse

On peut être d’accord avec la thèse de Bruno selon laquelle tout travail intellectuel débouche sur la variation la plus diverse possible, mais on ne peut pas l’être tout à fait. Pourquoi ? Parce qu’on n’a pas

1. *Ibid.*, p. 162.

tout dit quand on a prononcé la phrase : autres temps, autre savoir. N'existe-t-il pas aussi sur les questions de la vérité une flèche du temps qui désigne l'avant ? Ne faut-il pas dire : temps ultérieurs, meilleur savoir – à supposer que nous ne vivions pas dans une décadence cognitive ? À quoi bon exister dans une culture de la recherche comme l'est la culture moderne si, parvenus à un stade avancé de l'étude, on n'en savait pas réellement plus qu'auparavant ? Pour Latour, semble-t-il, « mieux » signifie seulement « plus divers » – sans hiérarchie définitive entre les jeux de langage. Mais de toutes ces variantes, n'y en a-t-il pas une qui soit plus qu'une parmi les autres ? Parmi les nombreuses descriptions possibles de l'atome, n'y en a-t-il pas eu une qui a mené à la preuve par la puissance nucléaire déchaînée ?

Entraînement polygonal : Latour – Luhmann – Gotthard Günther – Tarde – Heinsohn – Mühlmann – Brock – Schmitz – Deleuze – Kittler.

Gabriel Tarde a conçu une « gloriométrie » : la description théorique des évaluations publiques. Il en résulte que l'économie de l'avoir devrait être complétée par une économie du valoir. Un jour, la théorie de l'économie de la réputation pourrait constituer l'élément central de la science nouvelle de la psychopolitique. L'essai de Latour *Intérêts passionnés* serait un élément de la bibliothèque du séminaire consacré à cette discipline que les sciences sociales dévalorisées attendent aujourd'hui dans une telle perplexité.

La répétition créative est le procédé auquel on doit tout. Latour : « Dans chaque poisson il y a des étangs pleins de poissons, et ainsi de suite, *ad infinitum*¹. »

19 septembre, île Rousse

Le soir une rencontre à Lumio avec Fabrice et Jonathan, au cours de laquelle on a parlé de deux projets peut-être lourds de conséquences : un événement artistique d'assez grande ampleur à Abu

1. In *L'Économie, science des intérêts passionnés. Introduction à l'anthropologie économique de Gabriel Tarde*, Paris, La Découverte, 2008, p. 33.

Dhabi en novembre prochain et un séjour en Inde pendant lequel doit avoir lieu une série de rencontres avec des intellectuels et des artistes indiens.

21 septembre, Wolfsburg

L'Europe – une maison de retraite. Ça n'est plus une menace, dans les aéroports c'est un fait accompli.

Cahier 101

21 septembre 2008 – 10 février 2009

21 septembre, Wolfsburg

Lors des préparatifs de l'émission du *Quartett* sur le thème « Peut-on encore sauver le monde ? » (mais comment avons-nous pu laisser passer cette formulation ?) avec Harald Welzer et Franz Josef Radermacher, je tombe sur un indice laissant penser que l'expression *Weltinnenpolitik*, « politique intérieure mondiale », vient de deux élèves de Heidegger : Georg Picht l'utilise en premier lieu dans le livre *Bedingungen des Friedens* (« Conditions de la paix »), 1964, Carl Friedrich von Weizsäcker s'en empare pour fonder une théorie générale de la pacification.

Philippe Bordas : « Le grand art est celui du vent » : le poète doit devenir une brise, seule compte la légèreté. (Extrait de : *Forcenés*, de la vie des vélomanes.)

28 septembre, Francfort

Voici donc venue la cérémonie donnée dans le Grand Auditorium de l'université – dans l'ancien bâtiment d'IG-Farben – à l'occasion de la remise du prix Siegfried-Unseld 2008 à Bruno Latour. La scène se déroule devant un public dont un premier regard laisse penser qu'il s'agit du « Tout-Francfort », mais au deuxième on constate que

beaucoup de ceux qu'on aurait pu attendre pour une occasion de ce niveau sont absents. La date défavorable, avant le début du semestre, a joué un rôle, mais aussi et surtout le fait que le grand public n'a encore pas du tout intégré l'existence de ce prix.

Les comparaisons rendent malheureux, mais elles s'imposent : lorsque je me rappelle que lors de la remise du prix Cicero en juin, à l'ancien Bundestag de Bonn, six cent cinquante personnes étaient présentes, et que près de deux mille visiteurs enthousiastes ont assisté à la remise du prix Mendelssohn de Leipzig au mois de mars, dans le *Gewandhaus* plein à craquer, le milieu de Francfort paraît nécessaires. L'éloge s'est déployé dans toute sa longueur, et il est apparu qu'il était beaucoup trop pompeux pour les proportions de la cérémonie, même s'il fournissait une physionomie intensive du lauréat et une idée des poids que l'on déplace dans son œuvre.

Extrait du discours : « Un philosophe en exil – ou : l'homme qui aime les sciences. »

« Bruno Latour a tout de même répondu d'une autre manière à ma demande d'aide pour me procurer des informations biographiques. Il a joint à sa réponse une photo sur laquelle on voit ses parents dans leur jeunesse, et plus précisément au cours de cette activité exténuante à laquelle on donne le nom de voyage de noces. Comme l'indiquent les informations qui l'accompagnent, la photo a été prise en 1930. Les deux jeunes personnes élégantes qui sourient à l'appareil sont appuyées à une balustrade de pierre, devant la silhouette d'une ville, près d'une pièce d'eau méridionale. Quand on sait que la scène se déroule à Bellagio, on sait aussi que la surface aqueuse qui se trouve derrière eux est le lac de Côme.

Deux choses m'ont aussitôt frappé dans cette photo. D'une part, le millésime, qui m'a paru presque incroyable : on interroge Bruno Latour à propos de ses parents, à la fin de l'été 2008, et l'on reçoit une photo que l'on peut déjà faire remonter *in illo tempore*, dans une époque égarée entre les deux guerres : on remonte juste d'une génération et l'on se retrouve dans le monde d'hier, celui auquel on ne revient, dans d'autres familles, qu'en faisant un pas à rebours supplémentaire entre les générations.

Par ailleurs, les vêtements de ces jeunes personnes éclatantes m'ont sauté aux yeux – Latour *senior* porte un costume élégant avec un gilet – la photo en noir et blanc ne permet pas de dire quoi que ce soit sur sa couleur, si ce n'est qu'il ne s'agit point d'une teinte du soir. Quelque chose me dit que cette apparence n'est pas seulement une concession aux exigences d'un *voyage de noces*¹, mais reflète un habitus qui avait pénétré plus profondément dans la personne. Ce jeune homme de belle allure qui regarde l'appareil à travers ses lunettes en corne, concentré et discrètement moqueur, a déjà inspiré l'air de la modernité, pour autant que celui-ci a pu se propager jusqu'au nord de la vallée du Rhône. Il se tient devant cette rambarde, face au lac, avec cette nonchalance pour laquelle on propose, dans les bons milieux anglais, la formule *the easy conscience of effortless superiority*. Pendant un instant il me semble voir le grand Gatsby de Dijon. La manière dont il est appuyé à la balustrade exprime le fait qu'il n'est pas question, pour lui, de se tenir droit devant un appareil photo. Ce qui le distingue du Gatsby américain, c'est la détermination, quelle que soit sa modernité, à rendre à la tradition ce qui revient à la tradition – et il n'y a manifestement pas de meilleur moyen pour cela que le mariage. Comment pourrait-on mieux souligner ses prémices que par une semaine de *lune de miel*² en Italie ?

Le sociologue Latour pourrait y associer le principe selon lequel la convention est la plus proche complice de l'état d'exception – une phrase que les anarchistes des XIX^e et XX^e siècles ont hélas comprise trop tardivement, ou pas du tout. Mais tandis que le dandy américain se dissipe dans le néant, déterminé à mener une existence sans descendants, ce jeune homme sait ce que signifie vivre dans une tradition. J'ai un peu enquêté sur la maison Latour et découvert qu'on y avait de bonnes raisons d'avoir une certaine conscience de soi. Lorsqu'on appartient à un clan qui a commencé dans la vigne en Côte d'Or en 1797 – l'année au cours de laquelle Napoléon gravissait le sommet de ses succès dans la campagne d'Italie – et qui mène aujourd'hui cette activité depuis dix générations, on ne peut pas

1. En français dans le texte.

2. *Id.*

marcher tête basse dans ce monde. Pour ce qui concerne la jeune dame souriante qui sera plus tard la mère de Bruno Latour, elle aussi satisfaite à la perfection l'impératif de l'élégance. Elle joue la muse du Gatsby bourguignon avec ce naturel qu'on acquiert seulement au prix d'un long entraînement – tout au plus pourrait-on discerner un certain manque d'expérience à la manière dont elle regarde l'objectif. Elle se donne du mal pour donner son meilleur visage face à l'appareil photo, mais rayonne en réalité de cette cordialité naïve qui sied le mieux à une jeune épouse sereine. Du reste, en ce qui concerne sa robe, elle n'est plus une enfant de l'ère bourgeoise, et encore moins de l'*Ancien Régime*¹. De toute évidence, elle est saisie par le vent frais de la modernité. Dans le Berlin du début des années 1930, on aurait dit que cet habit qui tombe de manière décontractée était d'un "chic d'enfer". Il serait séduisant d'imaginer un essai de la plume de Gabriel Tarde sur les robes de voyages de noces des dames de Beaune, dans lequel on se pencherait sur la question de savoir par quels rayonnements imitatifs les nouvelles coupes sont arrivées dans la vallée du Rhône – hélas, la chronologie s'y oppose, Tarde a quitté notre monde en 1904, et Bruno Latour, le plus ardent tardien de notre époque, doit renoncer au commentaire virtuel du maître sur la robe de sa mère, autant que cela puisse nous paraître indispensable sous des aspects sociologiques.

J'aimerais, à titre de contribution substitutive, rappeler que vers 1930, la révolution cubiste de la vision, avec laquelle avaient débuté les arts plastiques des temps modernes au sens strict, était passée depuis très longtemps dans la culture quotidienne. La mode des années 1920 avait notamment intégré le cubisme et se consacrait à répondre au défi consistant à transformer la femme moderne, à l'aide de coupes hors du commun, en dés, en colonnes et tétraèdres – comme pour répéter ce principe : être femme à notre époque implique la faculté de porter les abstractions de la féminité conçues par les designers. Quoi qu'il en soit, ce que voit M. Latour lui plaît, il trouve aussi des accès non cubistes à madame – et, ce qui est le point décisif, il les trouve pendant de longues années, et même pen-

1. *Id.*

dant des décennies. Bref, le message de la photo est évident : qui s'intéresse au phénomène Latour ne devrait pas manquer de réfléchir au problème de la durée, pas tant de la "durée" que le grand Henri Bergson a mise en débat sous ce terme stimulant, que de la durée par laquelle se caractérisent certains couples bourguignons.

Mesdames et messieurs, je dois à présent vous demander votre indulgence : je ne peux résister à la tentation de revenir une fois encore au roman virtuel que l'on pourrait écrire sur la France profonde de cette époque-là. J'ignore si c'est un esprit bienveillant ou malveillant qui me susurre qu'il doit y avoir, dans l'épopée bourguignonne, une scène qui traite de l'illumination philosophique d'un jeune homme de Beaune. Supposons que le jeune homme en question a seize ou dix-sept ans – c'est l'âge auquel l'intelligence en éveil est le plus écœurée par les manières de parler et prend les plus grandes distances avec ce qui est simple coutume et ordinaire amiddonné.

C'est la raison pour laquelle il arrive qu'il se comporte étrangement, certains soirs, en société : un jour où un visiteur de Paris cite à la table de la maison Latour la mièvre sentence romaine *in vino veritas*, le jeune homme furieux bondit et quitte la salle à manger avant d'en claquer bruyamment la porte. Il n'a pas encore lu Marx, mais il est très précisément au courant de ce que sont les rapports de production. Il ne peut plus supporter la phraséologie des positivistes, qui prennent les résultats de processus compliqués comme des objets naturels – il sait donc que la véritable sentence devrait être : *in vini-ficatione veritas*, mais il ne peut pas en demander autant à des Parisiens, à des m'as-tu-vu, à des fétichistes de l'étiquette. Supposons par ailleurs que l'homme aime faire des promenades et s'installer, parfois, à l'ombre de murs patinés.

Émettons en outre l'hypothèse qu'une telle excursion le mène à la petite église romane de Montcombroux, qui fut édifiée vers l'an 1000, un lieu qu'il fréquentera aussi dans son âge d'homme. Il s'est assis devant les murs extérieurs de l'édifice, sur un banc de pierre, et réfléchit. Il réfléchit d'une manière que seuls connaissent les jeunes surdoués, dans les monologues desquels plane encore, même au-dessus

des phrases les plus générales et en apparence les plus claires, un ciel élevé de choses non dites et qui cherchent à s'exprimer.

Ce qui doit suivre à présent impose à l'art du romancier des exigences qui ne sont pas tout à fait banales. Il devrait montrer comment le jeune homme vit une sorte d'illumination dont l'écho accompagne le reste de son existence. La scène serait ambitieuse du point de vue littéraire, parce qu'elle devrait correspondre précisément à l'illumination que dépeint Sartre dans son roman *La Nausée* à propos de son héros Roquentin, dans le parc public d'une ville de province dans le nord de la France – à cette différence essentielle près qu'ici ce ne sont pas des racines de marronnier qui en occuperaient le centre, mais un morceau de bois provenant d'un vieux pied de vigne posé par terre, et qui tomberait par hasard dans le champ de vision de notre héros. Le tour de force consisterait à contredire Sartre dans le noyau le plus intime de sa force. On le sait, à la vue des racines de marronnier, Roquentin éprouve une sorte d'illumination ontologique – il sent comment la matérialité de l'arbre se joue au premier plan, pour inonder l'observateur avec l'afflux de l'existence pure. Ce qui, pour le héros de Sartre, se révèle dans la présence rebelle de la racine de l'arbre, c'est le fait nu de l'existence. De ce « fait », Roquentin pense éprouver qu'il est un pur « trop » – un ajout pesant et répugnant à une idée non réalisée en suspension. La présence effective de la chose réelle s'abat sur l'observateur comme un excédent vantard que rien ne peut justifier, c'est un sentiment qui s'empare de lui et ajoute à la pureté du néant la souillure de l'existence. La souillure découle notamment du fait que ce trop, cette pesanteur, cette lubricité de l'existence en fermentation, se répartit sur les deux côtés, sur l'arbre comme sur son observateur. La seule réaction possible à cette révélation est la nausée, pour autant que celle-ci exprime l'insurrection de la liberté contre cette plongée obscène de cette dernière dans la facticité indéductible. « Mais je ne peux pas, je suffoque : l'existence me pénètre de partout, par les yeux, par le nez, par la bouche¹... » Il prend conscience du fait qu'« il n'y a pas de milieu entre l'inexistence et cette abondance pâmée.

1. Jean-Paul Sartre, *La Nausée*, Paris, Gallimard (Folio), 1938, p. 180.

Si l'on existait, il fallait *exister jusque-là*, jusqu'à la moisissure, à la boursouflure, à l'obscénité¹. »

J'imagine que dans le roman bourguignon, il faudrait invoquer précisément le contraire de l'illumination sartrienne. Le jeune garçon doit regarder la racine de pied de vigne et en tirer une leçon qui suit une tout autre tendance. Ce qui se montre à lui, ce n'est pas le fait nu de cette racine, sa *quodditas* en termes scolastiques. Ce qui le saisit, c'est le miracle de son actualité, que l'on appellerait, dans une autre terminologie, sa concrétude. Cette actualité est totalement indépendante du fait qu'un morceau de pied de vigne mort, sec et décavé, posé par hasard devant le mur de l'église, aurait perdu d'emblée la compétition vitale avec l'obésité triomphale de la racine de marronnier. Ce que voit le jeune garçon, c'est plutôt le caractère incroyable de la victoire sur l'improbabilité, victoire que l'actuel a remportée en plaçant dans le présent ce morceau de bois apparemment anodin. Ce qu'il voit, c'est la convergence des conditions qui font de la chose ce qu'elle est. Ce ne sont pas seulement les conditions de possibilité dont parlent les philosophes, pas non plus les conditions de la réalité, celles qui donnent matière à la réflexion des historiens, mais les conditions de l'actualité – les conditions du succès qui portent cette chose dans sa quête de l'être-ici-et-maintenant. Plus tard, Latour appellera ça les conditions de la réussite – *the conditions of felicity*. Dans la racine sèche qu'il a sous les yeux, il reconnaît la pointe d'une série de succès ontologiques. Il pense voir quelque chose qui n'est pas moins qu'un rassemblement, la convergence des particules innombrables pour composer cette forme, et aussi, du même coup, la répétition d'une forme éprouvée à des milliers de reprises, dans cette variation actuelle. Ce qui le pénètre d'une irrésistible évidence n'est donc pas une masse homogène dépourvue de qualité, ce n'est pas la pâte incolore et collante de l'existence qui précède les essences. C'est la monstrueuse machinerie des répétitions qui portent toutes les innombrables qualités et dont, à cet instant, une pièce unique, une racine, un morceau de bois insignifiant, aussi décavé que miraculeux, offre

1. *Ibid.*, p. 182.

un échantillon. Cette révélation n'a donc pas, comme chez Sartre, la coloration de l'obscénité, elle n'implique pas que l'on descende vers la vulgarité dans laquelle se déchaîne l'excédent, que ce soit dans les marronniers éclatant d'existence ou dans des corps humains indolents. La révélation alternative indique à quelle série appartient la chose individuelle. Elle rend perceptible le flux génératif qui renvoie aux plus anciennes conditions d'éclosion. Elle suppose certes, comme chez Sartre, la rupture des digues qui séparent le sujet des objets, mais contrairement à ce qui se passe chez le penseur de la nausée, elle ne fait pas apparaître l'existence comme une lave sans qualités et répugnante qui coule à travers l'observateur comme à travers l'observé. Elle ouvre plutôt l'accès à une solidarité ontologique qui fait apparaître chaque chose comme un rassemblement et chaque observateur comme un assembleur rassemblé de rassemblements.

Bref, notre romancier n'aurait pas eu la tâche très facile. Il devrait du reste jouer à la fois le rôle d'un moraliste qui, sans lever l'index, par la manière dont il dépeint les choses, donne à comprendre que la manière qu'a Sartre de parler des marronniers est biologiquement suspecte et philosophiquement condamnable – on doit tout de même à cette scène célèbre l'idée que certains philosophes sont non seulement capables de violer des arbres, mais même porteurs d'une tendance à se faire violer par des arbres.

1^{er} octobre, Karlsruhe

Il n'y a rien de déplacé *a priori*, pour un individu, à se concevoir comme le médium des messages d'émissaires voilés. Le canal subjectif ne devrait cependant pas rester ouvert aux seuls appels du haut, mais aussi aux injonctions latérales. Ce qui est terrible, c'est l'autisme des prophètes auxquels leur mission fait perdre des yeux la coordination avec l'environnement. Cela donne le spectacle du prêcheur idiot et animé au milieu de gens cultivés qui auraient plus de choses à lui dire que lui à eux. Outre à la mission verticale, il faut toujours aussi prendre garde à la mission latérale.

2 octobre, Karlsruhe

Je conçois pour ma leçon à Vienne une série de soirées sous le titre « Bios et Pathos », dans laquelle on parlera d'auteurs comme Montaigne, Adam Bernd, Rousseau, Nietzsche, Sartre, Kafka et Leiris – autant de témoins destinés à expliquer pour quelle raison biographie et pathographie convergent.

3 octobre, Karlsruhe

À l'occasion de la Fête de l'État, à laquelle on a tant de mal à s'habituer¹, l'ARD diffuse ce soir le film *La Vie des autres*, qui paraît plus faible sur le petit écran qu'à la première rencontre au cinéma, excepté la sublime Martina Gedeck, qui offre une dimension spirituelle à ce conte surfait de la RDA.

Lorsqu'on lui demande quels sont ses artistes actuels préférés, Daria Joukova, la jeune muse de l'oligarque Abramovitch, répond : « Vous savez, je n'ai pas une bonne mémoire des noms... » La dame qui vient d'ouvrir à Moscou la galerie de prestige Garage n'aurait pu donner une réplique plus parfaite. Le monde de l'art aime les propos qui laissent en suspens ce qui doit y demeurer.

Dans son enfance, dit Daria, elle a toujours voulu devenir « cosmonaute ». On pourrait avoir l'impression qu'elle est une compagne de destin du héros soviétique de l'espace Sergueï Krikalev, qui séjournait dans la station Mir au cours des journées critiques où l'Union soviétique s'effondra. Alors qu'il avait encore décollé depuis la vieille URSS, il atterrit à son retour sur le sol de la nouvelle Russie. Dans ses rêves de jeune fille, sa jeune collègue avait décollé dans le cosmos soviétique pour atterrir, devenu une femme adulte, dans le Garage russe. Andreï Ujica devrait tourner une deuxième fois son épopée spatiale *Out of the Present* – cette fois avec Daria dans le rôle principal. Le vol spatial réel se déroule à présent dans la sphère à laquelle donne accès l'apesanteur de la haute finance.

1. La « Journée de l'Unification », le 3 octobre, date de la signature du Traité de la réunification des deux Allemagnes. Elle n'est célébrée que depuis 1991.

Entre-temps, c'est ce que laisse entendre la presse française, Daria s'efforce d'intégrer à son apparence le rôle de la fille juive sérieuse.

Peu après sa rencontre avec Boris Groys, elle a dû comprendre qu'il est plus avisé de faire venir l'art chez soi que de se mettre soi-même en route vers lui.

6 octobre, Vienne

Un sondage récent montre que seuls 13 % des anciens citoyens de la RDA sont satisfaits de leur vie après l'unification avec l'Ouest – ce chiffre fait apparaître le nœud de l'existence qu'ils menaient à l'époque dans le « socialisme réel ». Son secret psychopolitique consistait à protéger ses pupilles de la tentation de comparer leur vie avec la vie des autres. Elle y est parvenue en rendant tout le monde plus ou moins pareillement malheureux. Ilya Kabakov avait constaté un phénomène analogue pour l'Union soviétique : le peuple éprouvait le régime comme une interminable tempête de neige offrant aux camarades le doux sentiment de végéter dans la même misère inexplicable. D'une manière générale : ce que nous appelions le « peuple », au sens ancien, qu'était-ce, sinon le collectif qui partageait, à peu de chose près, le même malheur ?

Depuis que la page est tournée, les anciens « Allemands de l'Est » gagnent en moyenne trois ou quatre fois leurs anciens revenus. Mais rien n'y fait. Ils ont perdu leur enveloppe protectrice : désormais, ils supportent mal les effets de la comparaison.

8 octobre, Vienne

Je commence ma leçon sur « Bios et Pathos » avec un exposé sur les premières phrases de *l'Introduction de Tübingen à la philosophie*. « Je suis. Mais je ne suis pas en possession de moi-même. Telle est l'origine de notre devenir¹. » À partir de ce motif triadique, on peut développer un expansionnisme originaire : le travail d'appréhension

1. Ernst Bloch, *Traces*, traduit de l'allemand par Hans Hildenbrand et Pierre Quillet, Paris, Gallimard (Tel), 1968, p. 7.

de soi commence par la perturbation d'un bonheur vide initial trop vide pour être un véritable bonheur.

Il est trompeur de qualifier de narcissiques les premiers états homéostatiques du fœtus et du nourrisson. Le premier « sujet » n'est pas un Narcisse qui chercherait à s'embrasser comme s'il était un autre. Le moi avant le moi est une sensibilité qui de temps à autre se rend compte d'elle-même. Se rendre compte de soi-même : tel est l'état qui guide le comportement sensible vers « l'intérieur ».

Tant que se rendre compte de soi-même sur le moment est un se-complaire, ou au moins un se-débrouiller-avec-soi-même, tout semble bien aller – même si l'autocomplaisance peut ne pas avoir bonne presse. Mais dès que se rendre compte de soi-même va jusqu'au se-heurter-soi-même, la situation devient critique. Elle s'exacerbe jusqu'au ne-plus-se-supporter-soi-même, et c'est le cas critique de l'être-sujet qui intervient : alors, mon état me devient tellement scandaleux que je me sens obligé de ne point croiser mon propre chemin.

Il se pourrait qu'une bonne partie des communications inter-humaines ne soit que le commerce entre des gens qui s'évitent eux-mêmes, ce qui les force inéluctablement à rencontrer d'autres « s'évitant ». Cela produit d'interminables conversations de fugitifs, car les gens qui s'évitent eux-mêmes ont beaucoup de choses à se dire.

12 octobre, Vienne

On a beau l'expliquer autant qu'on le veut à la raison quotidienne, elle ne s'accommodera jamais de la fragilité des conditions de vie. L'esprit ordinaire a ses propres conceptions de ce que devrait signifier un Être solide. Ses exigences à l'égard de l'ontologie sont sans ambiguïté : il veut se laisser séduire par l'apparence de la substance, chez les personnes comme dans les choses. Il aimerait trop volontiers croire que tout ce qui existe aujourd'hui existera à tout jamais. Lorsque les choses volent en éclats et que les gens migrent, que ce soit dans des tombes ou en Australie, il se cherche d'autres objets sur lesquels il puisse fixer ses attentes de stabilité indestructible de son

entourage. Dans un premier temps, ça n'est pas difficile. À presque n'importe quel moment, il existe des choses qui se tiennent devant nous avec l'apparence de la fermeté et de la durée. Il existe des gens autour de nous dont on est en droit de penser qu'ils sont là comme pour toujours. Cela suffit pour que l'on s'installe auprès d'eux comme s'ils n'avaient d'autres missions que de nous présenter à n'importe quel moment la complétude de l'existence.

À Bayreuth, Richard Wagner s'exerçait avec Russ, son terre-neuve, aux techniques permettant au maître de s'accommoder du fait que son chien le plus familier n'est pas éternel : que cet animal-là meure, il en prend un nouveau, et que celui-là trépassse à son tour, il en reprendra un de la même race. Le maître a toujours le même chien.

Nous ne sommes pas faits pour voir à l'œuvre la furie de la disparition.

Pourquoi notre foi dans la postérité s'effrite-t-elle progressivement ? Nous sommes de moins en moins en état de maintenir l'illusion que la postérité sera en mesure de porter un jugement juste à notre sujet. Nous perdons cette illusion parce que nous savons trop bien ce qu'une postérité peut fournir : en fin de compte nous sommes nous-mêmes la postérité de tant d'antérité, et nous voyons combien sont minables notre capacité et notre volonté de rendre justice à ce qui a été produit et atteint. Si nous sommes déjà incapables, combien le seront davantage ceux qui nous succèdent. La conséquence est claire : nous devons, tant que possible, chercher la postérité dans le monde qui nous entoure.

13 octobre, Vienne

Toutes les têtes coupées se ressemblent. *One man, one vote*. Philip Manow écrit : « La guillotine est un instrument d'eugénisme politique¹... »

1. Philip Manow, *Im Schatten des Königs. Die politische Anatomie demokratischer Repräsentation* (« À l'ombre du roi. L'anatomie politique de la représentation démocratique »), Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 2008, p. 105 (N.d.A.).

Arasse, dans son histoire de la guillotine, va jusqu'à associer la corbeille dans laquelle tombent les têtes et l'urne des bulletins de vote : « Le panier [...] est comme l'urne où se recueille – en négatif – l'expression de la volonté générale¹. »

Glenn Gould : « Ma cellule devrait être peinte en gris. »

15 octobre, Karlsruhe

L'université est dans une grande exaltation, du type « Le jour de gloire est arrivé² » : le président allemand, Horst Köhler, a participé aujourd'hui à la cérémonie d'inauguration du semestre de la Hochschule für Gestaltung et y a lu sa déclaration de Karlsruhe sur la politique éducative. Bien entendu, le Tout-Karlsruhe politique est présent lors de la visite qu'il fait dans notre établissement, le maire à la tête de la délégation. Les photographes tournoient autour de lui pour pouvoir tirer profit de l'événement, les vidéo-vampires soulèvent leur caméra.

Dans le grand studio-podium, le président discute après sa visite avec quelques élus choisis dans nos rangs et quelques collaborateurs de son équipe, qui prennent des notes avec application, sur le thème de la « symbolique politique », qu'il avait souhaité aborder lors de la rencontre en privé avec les experts.

18 octobre, Wolfsburg

La spéculation dévore ses propres enfants.

Sur toutes les chaînes, papotage populo-psychologique sur la cupidité censée gouverner le monde et porter la responsabilité de la crise.

Personne ne veut comprendre que ce n'est pas la cupidité qui est au pouvoir, mais l'erreur – la politique financière fondamentalement erronée des banques centrales.

1. Daniel Arasse, *La Guillotine et l'imaginaire de la Terreur*, Paris, Flammarion (Champs), 2010, p. 135.

2. En français dans le texte.

23 octobre, Vienne

Je lis chez la biologiste Florianne Koechlin que les racines de plantes ont déjà la capacité de faire la distinction entre le soi et le non-soi et d'exercer ainsi les fonctions d'un système immunitaire. Dès lors, en ayant recours à une notion très large de l'activité, on pourrait également décrire les plantes comme des agents, puisqu'elles aussi communiquent déjà avec leurs congénères à propos des agresseurs et des moyens appropriés pour s'en défendre. Elles peuvent renoncer à avoir un cerveau parce qu'elles disposent – comparables en cela aux méduses – d'une « zone de commandement diffuse » ; on a même démontré qu'elles possédaient une transmission épigénétique (« apprentissage »). On ne fera pas l'économie de l'instauration d'un concept de dignité végétale.

Plessner écrit en 1924 : « On ne peut rien attendre des superstructures en voûte, si ce n'est leur effondrement. » Les dômes modernes sont des édifices phraséologiques, les nouveaux empires sont des idéologies pourvues de garnisons.

24 octobre, Séville

En voyage pour quelques jours avec la famille dans l'Estrémadure, à l'ouest de l'Espagne, invité par une fondation locale qui aimerait sensibiliser les invités étrangers aux charmes de sa région. La saison est-elle bien choisie ?

Dans le salon de l'hôtel *Alfonso XIII*, de vieux fauteuils à reposer-tête se dressent avec une rigidité solennelle autour de la table noire, comme des officiers en uniforme vert attendant sans rien dire les instructions de supérieurs invisibles.

Chez Cervantès, l'Amérique du Sud s'appelle encore l'Inde, et c'est le nom que portent toujours aujourd'hui les grandes archives de l'administration mondiale espagnole de Séville. Dans le fameux Archivo de Indias, les dossiers sont remplacés par des leurres sur les étagères, on a fait migrer les précieux papiers dans des archives mieux sécurisées.

28-31 octobre, Cáceres Mérida Yuste Plasencia

Le temps qu'il fait est pure xénophobie. La laideur de la ville de Mérida, qui éveille l'attention par les reliques d'un théâtre romain, atteint tellement le moral que le voyageur cesse de prendre des notes, que ce soit intérieurement ou extérieurement. Celui qui estime que la Sibérie est trop éloignée peut se contenter de l'Estrémadure.

Il semble caractéristique que même Gustav Faber, l'un des meilleurs écrivains de voyage pour ce qui concerne le sud européen, ne trouve pas grand-chose à dire sur cette région, si ce n'est quelques ternes anecdotes sur les derniers jours de Charles V à Yuste. Étrange, la chaise à porteur en bois de l'empereur qui souffrait de la goutte, avec le repose-pieds mobile qui rappelle un siège en classe affaires.

Sous le ciel gris, le voyageur parvient à peine à s'expliquer sa propre présence. L'absurdité du tourisme apparaît au grand jour : on fait passer de la biomasse à travers la masse culturelle dans l'espoir que la première puisse « vivre » quelque chose à cette occasion. Mais la biomasse, prise de tristesse, devient un poids pour elle-même. Il pèse des tonnes, le touriste qui marche sous la pluie dans une ruelle de province espagnole, aiguillonné à sa droite et à sa gauche par les étalages d'accessoires ordinaires de l'existence. Tout plaide sa cause, les boutiques de lunettes, boutiques d'appareils auditifs, boutiques de chaussures, boutiques de téléphones mobiles, boutiques de vêtements pour enfants, et, de la manière la plus tonitruante, les boutiques proposant des *productos extremeños*, sans oublier les parfumeries et les vitrines pleines de sucreries.

Dans l'église située à côté du Parador de Plasencia, on peut voir une exposition de *pasos*, ces figures de procession grandeur nature que des pénitents en cagoule transportent à travers les villes pendant la semaine sainte. Elles montrent, dans un style vériste criard, les scènes de la passion du Christ. Elles ont manifestement été inspirées par un amour du cadavre, elles révèlent un enthousiasme pour la torture comme spectacle. On devine ici quelque chose du dolorisme espagnol et de la propension à souffrir qu'avaient certains de ces hommes issus de la province ibérique profonde, qui ont

encore des têtes de lansquenets et de conquistadores, et surnagent plus ou moins, aujourd'hui, dans des emplois de manœuvres et de livreurs. Le dolorisme est l'héroïsme des frustrés de l'aventure.

2-4 novembre, Trujillo La Florentina

Le touriste est l'anticonquérant, celui qui doit se laisser capturer par le paysage. Que faire lorsqu'il passe devant des vues qui s'offrent à lui sans avoir été ligoté par elles ?

Et délivre-nous de la vie éveillée. L'antidrame émane de la baisse de la dynamique de la vie. Ici, les animaux aimeraient être des plantes, tandis que les plantes font la cour aux pierres.

Jamais le rapport kilomètre/vécu n'a été plus désavantageux.

Et pourtant : l'amour de transfert existe aussi pour les paysages. Comment celui qui aime les bosquets d'amandiers en Provence ne serait-il pas heureux en Estrémadure ? Celui auquel sont familiers les chênes près de Grignan et les oliveraies closes de murs en pierre naturelle près de Nyons ne tarde pas à être chez lui à Trujillo. Et celui qui a vu les grenadiers dans la cour de la *Finca de Dolores* est obligé d'y revenir.

Isidoro parle de son père, un *caballero* de la vieille école, qui était persuadé que la maîtrise des langues étrangères était exclusivement réservée aux secrétaires, aux domestiques et à la canaille internationale. Il s'en tenait à l'idée que la langue d'un cavalier espagnol ne s'abaisserait jamais à produire les sons ridicules indispensables pour prononcer correctement une langue étrangère.

5 novembre, Madrid

Les Américains ont actionné le disjoncteur central. Dans le meilleur des cas, ce 4 novembre pourrait annuler les effets du 11 Septembre.

Dans *The Spectator*, le journaliste britannique James Forsyth écrit : « Obama a changé le monde du seul fait qu'il ait été élu (*just by being elected*). »

De fait, l'élection américaine permet de nourrir de grands espoirs, car cet homme au-dessus duquel brillent les étoiles apporte quelque chose qui pourrait faire de lui un personnage historique. Il semble prédestiné à ne pas seulement devenir une vieille baderne sur un billet d'un dollar lorsqu'il aura fait son temps, mais une figure de l'histoire récente, au voisinage de Roosevelt, de Churchill ou de De Gaulle.

8 novembre, Vienne

« Saigne, bruisse, endure, se dit-il, à part¹. »

En France, l'amoralisme produit un kitsch spécifique, la provocation gère une petite industrie, l'amertume une haute cuisine.

Je lis avec un léger amusement un pamphlet de la plume d'un auteur répondant au nom de Frédéric Schiffter, dirigé contre les discours néostoïques opportunistes sur l'« accomplissement de soi », tel que l'ont popularisé une série de journalistes de la philosophie en se rattachant au Foucault des derniers temps. On ne peut s'empêcher de craindre que l'auteur, qui se réclame à juste titre du scepticisme, du gai savoir et d'une marginalité énergique, ne se crispe lui-même, en fin de compte, dans une pose trop fière. À quoi bon se tenir consciemment en marge du milieu si cela débouche sur une pédanterie dans le tragique ?

Pendant les funérailles d'État démesurément surdimensionnées de l'ancien maire de Vienne, Helmut Zilk, cérémonies qui durent toute la journée, la grande cloche de la cathédrale Saint-Stéphane, la mythique *Pummerin*², entre en action pour dix minutes, vers quatre heures – nous la voyons se balancer sur son châssis depuis la fenêtre d'entrée, les basses mugissent, les notes supérieures tournoient autour du parvis, le temps s'arrête.

À la télévision, on montre en détail le corbillard dont on dit qu'il a été lustré toute la journée précédente afin qu'il brille comme

1. Gottfried Benn, « Gehirne » (« Cerveaux »), in *Gehirne*, nouvelles, Leipzig, Kurt Wolff, 1916.

2. Surnom du bourdon de la cathédrale de Vienne.

un miroir. Le commentateur précise que l'attelage est exclusivement composé de chevaux qui ont « déjà l'expérience des funérailles ».

9 novembre, Vienne

La sensation discrète de l'année 1938 : à l'époque, le jeune spécialiste de l'Inde Paul Thieme publie son étude *Der Fremdling im Rigveda*¹. Il y démontre que le mot « *arya* » – qui a muté, chez les idéologues nationaux-socialistes, pour devenir le terme xénophobe « arien » signifie à peu près l'« étranger », dans la mesure où il exprime en même temps le sens de « protégeant l'étranger », « aimable envers l'étranger ». L'*arya* n'est le seigneur que dans le sens où il est le « seigneur hospitalier », le propriétaire d'une maison ouverte aux gens qui viennent de loin. Cela montre à quel point, dans l'Inde ancienne, l'idée de l'existence élevée était déjà indissociable de celle d'un éthos intégrateur. Le distingué, c'est l'homme ouvert qui accorde une place à l'autre.

Avec cet essai, Thieme lançait une grenade logique dans le quartier général des faibles d'esprit qui, à l'époque, exerçaient la « direction intellectuelle » dans le pays. Comme bien d'autres bombes contre Hitler, elle explosa au mauvais moment, celui où les personnes concernées n'étaient pas dans la pièce. Et comment, d'ailleurs, auraient-elles pu y entrer ? Personne ne pouvait s'attendre à ce que la contribution la plus radicale à la réfutation intellectuelle du national-socialisme paraisse dans les *Abhandlungen zur Kunde des Morgenlandes*² à Leipzig.

Plus tard, Thieme apporta la preuve que certains dieux indiens, comme Mitra et Aryaman, ne sont pas des forces naturelles incarnées, mais des notions éthiques ayant pris forme de personne. Les Lumières arrivent au nom des dieux. Fait remarquable, son essai

1. « L'étranger dans le *Rigveda* ». Titre original : *Der Fremdling im Rigveda, eine Studie über die Bedeutung der Worte « Ari, Arya, Aryaman und Ārya »*, Leipzig, Deutsche morgenländische Gesellschaft, 1938.

2. « Traités pour la connaissance du pays du Levant ».

tardif, *Kranich und Reiher im Sanskrit*¹, de 1973, où l'on développe l'opposition végétarien/non-végétarien. Miracle d'érudition et de don des langues, Thieme suscitait l'enthousiasme de ses collègues indiens lorsqu'il tenait ses conférences de mémoire et en sanscrit, ce qui arriva en diverses occasions, par exemple lorsque lui fut décerné le titre de docteur *honoris causa* de l'université hindoue de Bénarès.

11 novembre, Vienne

Je prépare la conférence pour Abu Dhabi, qui portera le titre *Arabosphères* – essai sur la production de monde dans le contexte des créations d'espace en zone aride.

Il existe une roue de la sagesse comme il existe une roue de la fortune. L'esprit y voyage à travers les positions fondamentales : compréhension élevée – compréhension trouble – incompréhension trouble – incompréhension profonde.

Le regard dans le miroir dit à l'observateur, indépendamment de sa tenue et de l'heure de la journée : il y a forcément dû y avoir quelqu'un qui ressemble à cela.

Au lieu de la théorie ratée du narcissisme, il faudrait développer une série conceptuelle dans laquelle le paysage troué des relations affectives à soi-même puisse être mieux reproduit que dans le langage de la psychanalyse viennoise tardive. Des termes comme autohasard, autovisibilité, autocomplaisance, dédain de soi², y joueraient un rôle – mais tout autant, sur le pôle plus sombre : évitement de soi, auto-agacement, rejet de soi³ ; et sur le pôle plus clair : attente de soi, projet de soi, autoaffection, autotolérance⁴. Dans tout cela, on ne voit guère Narcisse. Dans les cas limites, uniquement, apparaît un

1. « Grue et héron dans le sanscrit ». Repris in *Studien zur Indologie und Iranistik*, 1975.

2. En allemand : *Selbstzufälligkeit, Selbstauffälligkeit, Selbstgefälligkeit, Selbstabfälligkeit*.

3. *Selbstvermeidung, Selbstlästigkeit, Selbstverwerfung*.

4. *Selbsterwartung, Selbstentwurf, Selbstanhänglichkeit, Autotoleranz*.

individu qui s'accroche frénétiquement à sa propre image. Dans le meilleur des cas, le sujet normal tient à lui-même avec une sympathie grise emplie de scepticisme.

Il faudrait aussi renouer avec la psychologie de l'*amour-propre*¹ des moralistes français : ceux-ci s'intéressaient davantage aux acteurs de la société de cour qu'aux nerveux des faubourgs. Combien de choses Freud aurait-il découvertes s'il avait eu de plus amples relations avec l'homme de Schönbrunn² plutôt qu'avec les habitants coincés des arrondissements bourgeois de Vienne ?

De fait, au début, la psychologie non philosophique moderne s'était présentée sur le marché comme théorie du comportement humain. Elle proposait ses services sous forme de consultation stratégique pour les gens de la cour et les individus de la grande bourgeoisie, avant de prendre le virage thérapeutique dans le fil de la médicalisation générale. Pour elle, l'inconscient était une hypothèse superflue, dès lors qu'il suffisait, de son point de vue, de rendre lisibles les pensées cachées des acteurs, si l'on voulait naviguer de manière avisée dans le monde du psychisme. Ce qui comptait, ici, c'était la compréhension des personnes rivalisant dans les simulations stratégiques et les intentions secrètes – on avait moins besoin de conseil psychologique pour sa propre cause que de rendre les autres calculables. C'est seulement sous le signe des progrès de la médicalisation que l'on préfère son propre inconscient aux secrets des autres.

Il est presque dommage que le fameux règlement bruxellois de 1988 sur la courbure des concombres³ soit prochainement abrogé, il fournissait une preuve presque trop belle du surréalisme de la bureaucratie européenne. La règle avait décidé que l'objet ne pouvait présenter qu'une courbure maximale de dix millimètres par segment de dix centimètres ; au-delà, il devait être mis en vente sur les marchés locaux. Sur les caricatures, on a vu M. Barroso mesurer sa meilleure

1. En français dans le texte.

2. Château impérial situé aux portes de Vienne.

3. *Règlement (CEE) n° 1677/88 de la Commission du 15 juin 1988 fixant des normes de qualité pour les concombres.*

partie avec un double décimètre et en conclure qu'il ne pourrait le proposer que sur les marchés de village.

Le stress juif : un si petit peuple, un si grand Dieu – est-ce que ça peut marcher ?

13 novembre, Vienne

Edmund Phelps, le prix Nobel d'économie, affirme que les banques, ces dernières années, se sont rendu la tâche trop commode en entrant dans le commerce facile des hypothèques et en négligeant l'investissement industriel – au simple motif que ce dernier exige beaucoup de connaissances concrètes qu'aucun des jeunes spéculateurs ne détient plus. Comme il en allait différemment au temps d'authentiques industriels comme J. P. Morgan et Sigmund Warburg. Phelps conseille que l'on régule tout ce qui concerne les pures affaires financières, mais que l'on ne complique surtout pas les placements à risque dans de nouvelles entreprises qui pourraient être les industries de demain.

L'acte de langage typique des jours que nous vivons : mettre en garde contre des attentes trop importantes. Que se passe-t-il au juste ? On veut réapprendre l'art de faire des promesses en échangeant le très prometteur contre le peu prometteur. Il y a tant de méfiance dans l'air que nul n'ose plus être perçu comme le prochain qui décevra.

14 novembre, Vienne

Aussi imperturbable qu'un poisson osseux qui, dans les oubliettes de la mer profonde, a résisté à toutes les tentations occasionnées par l'évolution.

L'État offre le socialisme pour les grands depuis qu'une nouvelle catégorie de bénéficiaires de l'aide sociale a émergé : les banques, les compagnies d'assurances, les grandes entreprises surendettées.

15-20 novembre, Abu Dhabi

À bord de l'appareil des Emirates Airlines débute l'entreprise orientale qui ressemble sensiblement à un voyage de retour vers le conte de fées. À partir de maintenant, voici les règles de langage pour la consommation de luxe : *A new flying experience, a new on-board dining experience, a new living experience*. Au plafond de la cabine, en première classe, un ciel étoilé apparaît dès que l'avion entre dans la partie nocturne de son itinéraire.

Le séjour à l'*Emirates Palace*, qui passe avec le *Burj-Al-Arab* de Dubai pour l'hôtel le plus somptueux du monde, se transforme en une conférence au sommet spontanée. On rencontre Dieu et le monde sans avoir pris rendez-vous. Actuellement beaucoup de Français sont en mission dans le pays, parce qu'une conférence organisée par la Sorbonne d'Abu Dhabi sur le thème « De Gaulle et le monde arabe » vient tout juste de s'y achever. Au petit déjeuner, l'occasion se présente de poursuivre la conversation entamée jadis à Matignon avec le Premier ministre Dominique de Villepin. Sur la plage, Cecilia Bartoli se promène avec ses parents, roulant des yeux, pleine d'humour, aussi plantureuse que sur scène.

Ilya et Emilia Kabakov sont là, tous deux estimant avec le plus extrême sérieux qu'ils ont ici l'avenir du monde sous les yeux. Ils disent que l'idée s'insinue en eux qu'ils sont tombés dans une pièce de théâtre intitulée *Retour à l'utopie*, et ils semblent l'apprécier. En même temps, cela devrait aussi être une source de honte indirecte pour les Russes. Ilya estime certes que l'on sent trop la primauté de la partie invitante – on lui a donné pour quartier, à lui et à Emilia, une suite de quatre cents mètres carrés, dans le vestibule de laquelle trônaient une tour de pralinés de plus d'un mètre de haut et un assemblage de fruits de la même hauteur. Il admet cependant qu'il doit aussi y avoir des gens dans le monde qui ne veulent pas seulement être des invités, mais se présenter en hôtes de grande classe.

Il est peut-être caractéristique, pour l'esprit d'improvisation qui domine ici et pour la culture des chemins courts, que l'on apprenne seulement à la dernière minute ce qui constitue le thème directeur du congrès. Fabrice estime que l'ensemble tournera autour de la

question : « *What aesthetics is the Arab World creating today ?* » Mon essai sur la politique de la collection n'entre donc pas si mal dans le cadre.

Au fil d'une conversation avec Thomas Krens, qui dirige ici, depuis quelques années, la mise en place du Guggenheim Museum d'Abu Dhabi, et avec ses collaborateurs, émergent des plans en vue d'une éventuelle intégration de l'école de Karlsruhe dans le complexe Guggenheim. Celui-ci séduit et éblouit par la gestuelle du gigantisme.

Mais quand on fume et boit le soir avec Thomas Krens, comme nous l'avons fait d'imprudente manière dans le restaurant libanais de l'*Emirates Palace*, on risque une matinée indisposée – justement le jour où nous partons avec un proche parent du souverain, le cheikh Sultan, près d'Al Ain, dans le désert de sable, lui-même au volant d'une grande jeep, grandiose, d'aussi belle allure et aussi peu compliqué qu'un héros de fable. Il a pris plaisir à nous montrer ses faucons, dont un particulièrement précieux provenant d'un élevage dans la région de Hambourg. Il a raconté son amour du désert, dit qu'il allait souvent y marcher tout seul, le soir, pendant des heures, en réfléchissant à tout.

22 novembre, Vienne

Sortant de l'univers de l'après-demain, retour dans la sphère de ceux qui, éternellement, ne sont pas tout à fait d'aujourd'hui.

Images de voyage : la vieille petite serveuse européenne dans la maison du cheikh Sultan, qui portait sans fin de nouvelles assiettes avec les plats les plus exquis. L'éthique des Bédouins, plus économe que toute autre dans le quotidien, veut que lors des festins avec invités il y ait beaucoup de restes, en signe de générosité.

La bibliothèque de Zaki Nusseibeh à Al Ain, où des ouvrages rédigés en une multitude de langues reposent sur les tables.

Le poète arabe pathétique qui, au Cultural Center, récitait son élégie sur Bagdad.

La posture nonchalante des chameaux sur la plage, à côté de l'hôtel, la tête tendue vers l'avant.

Le photographe de New York qui, sous les rideaux blancs battants de l'ancien palais d'Abu Dhabi, réalisait des portraits et racontait, en passant, que son père lui avait laissé une maison dans la zone médiane de la Forêt-Noire.

Les palmiers dans la forêt de l'oasis d'Al Ain, dont la lumière tamisée produit un monde silencieux et merveilleux.

La chanteuse Gabriele Marzahn, qui devait donner à Al Ain ce même jour un récital de lieder composé de morceaux choisis du cycle *Dichterliebe* de Schumann.

Le vent chaud, autour de minuit, sur la terrasse située devant la chambre.

L'antilope oryx blanche sur les dunes rougeoyantes.

3 décembre, Karlsruhe

J'apprends que l'on m'a décerné le prix Charles-Veillon de l'essai, la cérémonie de remise doit avoir lieu début mars à Lausanne.

4 décembre, Karlsruhe

Les théologiens d'aujourd'hui, des technocrates spécialistes de la rédemption.

5 décembre, Karlsruhe

Montaigne : « C'est une absolue perfection, et comme divine, de savoir jouir loyalement de son être¹. »

7 décembre, Vienne

Dans un article de l'essayiste britannique Toby Young, je lis que c'est son père, l'homme politique du *labour* et visionnaire social

1. *Essais*, III, 13. En français dans le texte.

Michael Young, qui a inventé en 1958 le mot « méritocratie ». Il apparaît dans le titre d'une satire utopique, *The Rise of the Meritocracy*, dans laquelle on dépeint en couleurs grotesques la situation de la Grande-Bretagne en 2032. À cette époque est arrivé au pouvoir un gouvernement qui pratique parmi les enfants une sélection impitoyable selon le schéma : mérite = QI + effort.

Mais bien qu'elle ait été d'abord censée désigner un cauchemar repoussant, l'expression se mit à vivre sa vie et fila dans la direction opposée. De fait, on n'a encore rien trouvé de mieux pour formuler l'idée d'une élite non héréditaire, telle qu'on n'a cessé de la réclamer, depuis Confucius jusqu'à Voltaire.

Il est sans doute exact que l'inégalité sociale augmente aujourd'hui dans les faits, mais ce qui croît de manière bien plus dramatique, c'est le caractère choquant de l'inégalité mise au jour par l'égalitarisme expansif de la culture de masse. Depuis toujours, la comparaison sociale a constitué un mode d'emploi infaillible de l'être-malheureux, et depuis que les populations des États-nations actuels se sont engagées dans une dangereuse extension de la zone de comparaison, elles éprouvent chaque jour plus de friction, de provocation et de vexation diffuse. Des gens de plus en plus nombreux se comparent aujourd'hui, sans prendre le moindre recul, avec ceux qui ont le mieux réussi, et sentent ainsi bien plus clairement qu'autrefois la distance qui les sépare des sommets supposés et réels, sans tenir compte du fait que, dans la réalité, ils comptent souvent au nombre de ceux relativement bien servis qui devraient avoir des raisons de se décontracter. Il en résulte des sentiments de déprivation croissants, une incertitude épidémique, un malaise croissant pour ce qui concerne le statut. À cet empoisonnement de strates importantes de la population, les sociologues donnent le nom d'« *effet Gala* ». Il semble que la mission de corneilles comme Victoria Beckham soit de rendre des millions de femmes plus malheureuses qu'elles ne le seraient si elles n'avaient jamais entendu parler d'elle et de ses semblables.

Là où était jadis le peuple, il y a désormais le *célèbretariat*, composé de célébrités latentes au bonheur desquelles ne manque que le fait qu'elles devraient être découvertes. Un auteur britannique donne à

ces produits de désagrégation du peuple le nom de *lumpen-célébretariat*. En lui, il n'y a personne qui ne souffre pas du syndrome « *It-could-be-you* ».

On aurait besoin d'une histoire globale des essors, au sens économique comme au sens psychologique du terme, depuis la ruée vers l'or californienne, qui a fait passer San Francisco, ce village de cabanes en bois, de mille habitants en 1848 à vingt-cinq mille en 1849, jusqu'aux ascensions des émirats actuels, avec des chapitres sur la Russie à la fin des années 1920 et au début des années 1930, ainsi que sur le miracle économique occidental de la seconde après-guerre. Les longues années de *party* de Moscou et de Pune dans les années 1970, et les fêtes interminables de Madrid dans les années 1980, ne devraient pas y manquer non plus.

Avancé dans la conférence sur « Bios et Pathos » avec un passage des *Mots* de Sartre, notamment le paragraphe où il était question de l'absence de M. Simonnot – un germe des futures théories du néant de l'auteur.

16 décembre, Zurich

« Malheur à moi, je deviens un Dieu », dit l'empereur Claudius dans une satire romaine, sur quoi il rend l'âme *per anum*. L'*Apocoloquintose*, alias *La Mise en pastèque du divin Claudius*, de Sénèque le Jeune, est considérée comme la seule pièce de l'Antiquité que l'on ait conservée dans le genre de la satire ménippienne.

Construire, habiter, penser devant la maquette : nous passons toute une journée au séminaire d'architecture de l'École polytechnique de Zurich, où deux douzaines de croquis de maisons personnalisés d'après des schémas de Peter Weibel et de moi-même sont présentés et traités sous forme casuistique.

17 décembre, Karlsruhe

Ma plus belle coquille : « Évolutionnaire professionnel. »

18-20 décembre, Monte-Carlo

Voilà quelques semaines, Michel Rocard, l'ancien Premier ministre français et président du Collegium international, une association aux structures assez souples de scientifiques et d'hommes politiques du monde entier, m'a invité à participer à une rencontre du groupe à Monaco, où l'on voulait travailler à la formulation d'un *Livre blanc pour la planète*.

Quoique d'ordinaire méfiant à l'égard des initiatives de bonne volonté, et n'étant pas capable de tirer grand-chose de sauveurs du monde hypertrophiés, il m'a semblé, en l'espèce, que je me trouvais face à une constellation inhabituelle. Sacha Goldman, le secrétaire du Collegium, a énuméré une série de membres que l'on ne peut classer sans autre forme de procès dans les rangs des apocalypticiens narcissiques. Ils seraient tous présents à Monaco : en premier lieu Rocard lui-même, qui demeure l'un des esprits les plus lucides de la politique européenne, le pendant français de Helmut Schmidt, si ce n'est que Rocard reste actif en assumant des missions diplomatiques, par exemple comme délégué français pour l'Arctique ; René Passet, l'économiste qui était présent aux commencements d'Attac et compte au nombre des fondateurs du forum social mondial de Porto Alegre ; Stéphane Hessel, le grand vieil homme de la gauche française, ami d'Eugen Kogon et compagnon de route de Pierre Mendès-France, un homme que sa biographie épique a mené du camp de concentration de Buchenwald jusqu'aux hautes sphères de la diplomatie française ; Fernando Cardoso, l'ancien Premier ministre du Brésil, qui a lancé l'essor du pays dont Lula profite aujourd'hui ; Michael Doyle, le politologue américain, qui a collaboré pendant de longues années avec Kofi Annan, le secrétaire général de l'ONU ; Edgar Morin, le fondateur de la théorie française des systèmes, et quelques autres. Parmi les membres prééminents du Collegium ne manqueront cette fois, me dit-on, qu'Amartya Sen et Joseph Stiglitz.

D'un bond dans la sphère extraterrestre de Monte-Carlo. Il n'est pas facile de comprendre pourquoi se retrouve justement dans ce lieu une assemblée de gens qui nourrissent des inquiétudes globales. L'énigme s'explique par le fait que le prince Albert s'investit